



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

BT

301

R38L6

1863

LOYSON, J-T. M.

UNE PRETENDUE FIE DE...



UNE PRÉTENDUE

VIE DE JÉSUS

OU

M. ERNEST RENAN

HISTORIEN, PHILOSOPHE ET POÈTE

PAR

M. L'ABBÉ JULES-THÉODOSE LOYSON

DOCTEUR DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, RUE DE TOURNON

—
1863



UNE

PRÉTENDUE VIE DE JÉSUS

OU

M. ERNEST RENAN HISTORIEN, PHILOSOPHE ET POÈTE

PARIS. — IMP. W. RENQUET, GOUPY ET C^e, RUE GARANCIÈRE, 5.

UNE PRÉTENDUE

VIE DE JÉSUS

OU

M. ERNEST RENAN

HISTORIEN, PHILOSOPHE ET POÈTE

PAR

M. L'ABBÉ JULES-THÉODOSE LOYSON

DOCTEUR DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, rue de Tournon

1863

92

F. 46325

ET 301

R-8L6

1263

UNE
PRÉTENDUE VIE DE JÉSUS

OU

M. ERNEST RENAN HISTORIEN, PHILOSOPHE ET POÈTE

« Il faut que toute souveraineté plie devant elle (la critique), et son audace croissant avec le succès, il vient un jour où elle ose s'attaquer au Dieu du passé et regarder en face Celui devant qui se sont inclinées des générations d'adorateurs. »

(Ernest RENAN, *Liberté de penser*, t. III, p. 365.)

Cette audace, qu'il regardait comme l'audace dernière de la critique, M. Renan vient de l'avoir dans sa *Vie de Jésus*. A-t-il du moins pour excuse le succès? M. Renan s'est fait un nom et une autorité; grâce à sa réputation d'orientaliste sanctionnée par l'Institut, il a presque dérobé parmi nous le trépied des oracles; on est curieux de l'entendre, désireux de connaître et même de partager sa pensée, et les journaux n'ont étonné personne en annonçant que son nouveau livre, tiré à quinze mille exemplaires, avait en moins de huit

jours épuisé sa première édition. Mais en fait de succès, n'est-il pas juste de distinguer entre le succès de la personne et des livres, et le succès des doctrines? **Celles-ci n'ont éprouvé jusqu'à présent que des échecs.** Élevé à la chaire d'hébreu du Collège de France, on sait pourquoi M. Renan n'y a paru qu'une fois. L'administration supérieure n'a pu tolérer que les doctrines, aujourd'hui exposées dans la *Vie de Jésus*, se couvrisent, sous prétexte d'enseignement philologique, de son patronage officiel. Une courte brochure où l'on se contentait de les dénoncer à l'opinion (1), a été contre elles tout un événement, et le scrutin de l'Académie Française, en montrant la candidature de M. Littré désertée de ceux qui l'avaient d'abord le plus chaudement accueillie, a pu prouver à M. Renan ce qu'elles ont de sympathies parmi l'élite de nos penseurs et de nos écrivains. Après cette double épreuve, M. Renan mettrait-il encore sur le compte du succès son audace croissante? Il est souvent utile à l'audace d'affirmer son succès. Mais, lorsqu'elle dépasse certaines bornes, elle a beau dire, elle obtient un résultat tout contraire.

A ce point de vue, loin de la déplorer, je serais tenté de me réjouir de la publication de la *Vie de Jésus*. Si c'est là, comme l'insinue M. Renan, le dernier mot de ces travaux antichrétiens de l'Allemagne, dont il s'est

(1) *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la religion par quelques écrivains de nos jours*, par Mgr l'évêque d'Orléans.

donné la facile mission d'être l'écho parmi nous, je le remercie d'avoir tiré de leurs lointains brouillards ces fantômes, effrayants seulement à distance. Sur nos horizons plus limpides ils s'évanouiront en fumée, et de ces fantastiques enfantements de la nuit et de l'imagination, le bon sens, comme le soleil, ne laissera rien subsister.

Il faut bien qu'on le sache, je ne prétends point ici lutter de dédain avec mon adversaire, moins encore avec cette critique d'outre-Rhin qu'il a entrepris de traduire en français et de vulgariser. Je ne crois point, comme lui, que Jésus-Christ ait fondé « la grande doctrine du dédain transcendant (1). » La religion de Jésus-Christ est toute charité. Qu'il me permette, dans ce sentiment, de lui rappeler, ainsi qu'à ses maîtres nouveaux, ces lignes que lui consacrait en 1859 l'humble et savant prêtre, dont il reçut au séminaire de Saint-Sulpice les premières notions des langues orientales et qu'encore aujourd'hui, j'en ai confiance dans sa justice, il reconnaîtrait pour son maître. Elles ne le laisserent point alors sans émotion. Qu'elles donnent à ceux que séduit sa renommée scientifique la mesure vraie de sa science.

« Je remplis un devoir pénible en combattant ici un écrivain distingué sur lequel reposaient de meilleures espérances. Sur cette question, comme sur une multitude d'autres plus graves qui touchent à la critique des

(1) *Vie de Jésus*, chap. VII, p. 119.

Livres saints, M. Renan s'est fait le trop fidèle écho des innovations germaniques. Procédant par voie de simple affirmation, il nous renvoie volontiers pour les preuves à la savante Allemagne. Il est à regretter que cette savante Allemagne ne soit pas infallible, et que ses progrès dans la véritable critique soient arrêtés par un vice radical de sa méthode. Tenant trop peu de compte de la tradition et de l'histoire, elle substitue souvent à la preuve des témoignages la pure discussion des textes et leur examen critique, comme le seul moyen légitime d'en déterminer l'origine et la valeur. Il n'entre pas dans ma pensée de contester les mérites de la méthode qui m'a guidé moi-même dans ces recherches. Mais je voudrais que l'emploi en fût plus modéré, et surtout moins exclusif. La nature a pourvu les animaux de deux yeux pour voir, les oiseaux de deux ailes pour voler. La critique qui se sépare de l'histoire est une critique mutilée, chancelante, boiteuse, qui ne regarde que d'un œil, et essaye de voler avec une aile (1). »

C'est toujours, en définitive, à la vérité que reste le succès, et, il faut l'avouer, meilleure pour l'apercevoir et l'atteindre est la condition de celui qui y emploie deux yeux et deux ailes. Mais les tours de force ont aussi leurs succès, et quoique certainement éphémère, il n'y a, pour ne point se préoccuper de leur effet sur la

(1) M. l'abbé Lehir, *Étude sur une ancienne version syriaque des Évangiles, récemment découverte et publiée par le docteur Cureton*. (Paris, Jacques Lecoq, 1859, p. 29, note 1.)

foule, que les disciples de la religion du dédain. Une seconde fois, je le répète, ce n'est ni la religion de Jésus-Christ ni la nôtre. Le sort de la vérité n'est pas seul à nous intéresser ; le sort de chaque âme retentit dans nos cœurs. Et c'est pourquoi, malgré ma conviction que l'Église n'a point à redouter de ces frivoles attaques un dommage sérieux et durable, je regarde néanmoins comme un devoir d'en démasquer la faiblesse sans retard.

En effet, cette *Vie de Jésus* expose à de grands périls les âmes contemporaines. Gâtées par les prodigieuses découvertes de la science et par les charmes de la littérature, avides du bien dire et de la nouveauté, bercées dans une atmosphère de foi chancelante et de scepticisme envahissant, dépourvues de cette virilité que donnent de fortes bases philosophiques, elles sont, pour ainsi dire, toutes préparées à l'entraînement de ce livre. Ce n'est certainement pas moins de la connaissance de son public que du tour naturel de son génie, que M. Renan s'est inspiré. Il sait qu'on est entiché de la science, il affirme en son nom, mais sans preuves ; il sait qu'en général on admet d'enthousiasme les découvertes plus qu'on ne contrôle les recherches, il surcharge le bas de ses pages d'une apparente érudition, destinée à égarer la bonne foi qui ne vérifiera point ces milliers de textes, scrupuleusement indiqués, mais dont il se garde bien de citer une ligne ; il sait quels préjugés dirigent l'opinion, il les flatte tous, même cette vague aspiration religieuse, assez peu

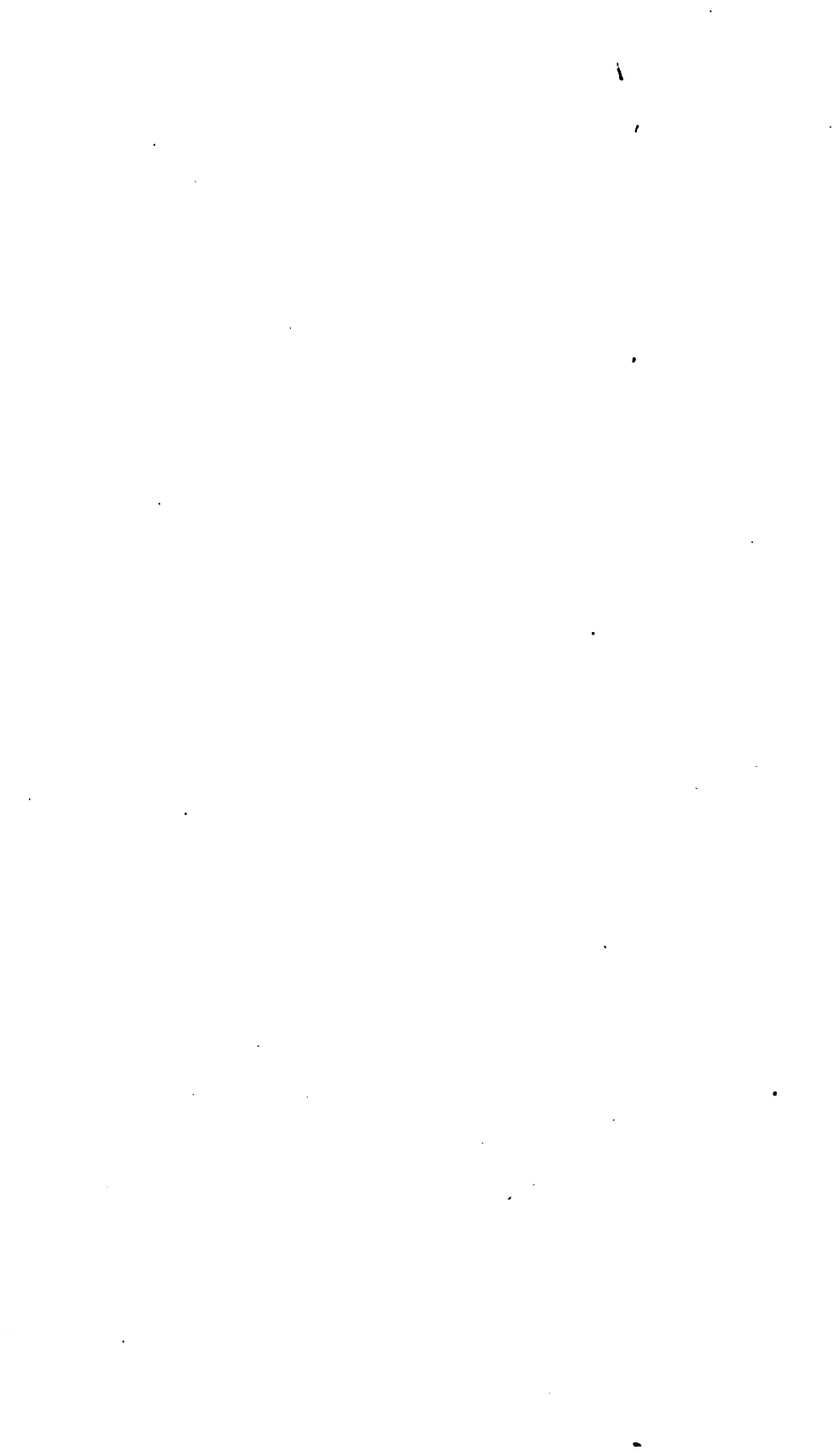


UNE

PRÉTENDUE VIE DE JÉSUS

OU

M. ERNEST RENAN HISTORIEN, PHILOSOPHE ET POÈTE



I

En se proposant d'écrire la *Vie de Jésus*, M. Renan s'est trouvé aux prises avec une grave difficulté qu'il ne dissimule point. Devait-il admettre, avec M. Strauss, que la physionomie de Jésus-Christ ne nous est parvenue que défigurée par le mythe, et qu'à part son existence plus rien de certain n'en demeure ? C'était se condamner à ne dire de lui que ce qu'en ont dit Joseph et Tacite : « Qu'il fut mis à mort par l'ordre de Pilate à l'instigation des prêtres (1). » C'était renoncer à son livre. Fallait-il, pour éviter cet écueil, recevoir les récits évangéliques, les prendre pour documents incontestables ? Cela répondait moins encore au dessein de M. Renan. Il voulait écrire la *Vie de Jésus*, mais à condition que le personnage sortirait de cette biographie réduit aux proportions d'un homme.

S'emparer des Évangiles comme de matériaux re-

(1) *Vie de Jésus*, Introd., p. XLVIII.

lativement solides, mais malléables à son gré, en retrancher tout ce qui contrarie ses idées, les fondre habilement entre eux, en changer tout le caractère par l'agencement et la mutilation, escroquer, en un mot, leur autorité au profit de son système, telle est la méthode adoptée et fidèlement suivie par ce singulier historien.

Tant d'audace avait besoin d'être justifiée. M. Renan l'essaie dans son Introduction. De là sa théorie sur la formation des Évangiles et sur les règles à suivre pour en faire un légitime usage. Ces règles sont très-simples : rejeter dans la légende tout ce qui est surnaturel, le nier résolument ou l'interpréter d'après les principes d'une philosophie que j'apprécierai plus tard. Quant à la formation des Évangiles, il l'esquisse telle qu'il la comprend, et promet un ouvrage nouveau où il faut espérer qu'il respectera assez son sujet et ses lecteurs pour donner d'autres preuves (1). Il sera temps alors de repousser une attaque mieux définie. Tout ce qui est possible aujourd'hui, c'est de répondre par un défi à la menace du livre futur, et de montrer que, dans ses termes actuels, cette théorie est profondément arbitraire.

Écoutons-la se formuler dans ses conclusions : « En somme on peut dire que la rédaction synoptique a traversé trois degrés : 1^e l'état documentaire original (λόγια de Matthieu, λόγια ἢ ἀρχαῖα de Marc), pre-

(1) *Vie de Jésus*, p. III, IV et VI.

mières rédactions qui n'existent plus ; 2^o l'état de simple mélange, où les documents originaux sont amalgamés sans aucun effort de composition, sans qu'on voie percer aucune vue personnelle de la part des auteurs (évangiles actuels de Matthieu et de Marc) ; 3^o l'état de combinaison ou de rédaction voulue et réfléchie, où l'on sent l'effort pour concilier les différentes versions (évangile de Luc). L'évangile de Jean, comme nous l'avons dit, forme une composition d'un autre ordre et tout à fait à part (1). »

Sur quoi reposent des affirmations aussi nettes ? Où M. Renan puise-t-il cette certitude qu'il oppose à la tradition de toutes les Églises ? Quel est le témoignage authentique, formel, qui l'autorise à prononcer, sur ce ton d'assurance, que les documents primitifs ont disparu, que nous n'avons plus les Évangiles originaux de saint Matthieu et de saint Marc ? C'est incroyable, mais c'est vrai, un texte, un seul texte de Papias, et quel texte !

Je laisse parler M. Renan : « Après avoir déclaré qu'en pareille matière (sur ce qui concerne la personne de Jésus) il préfère la tradition orale aux livres, Papias mentionne deux écrits sur les actes et les paroles du Christ : 1^o un écrit de Marc, interprète de l'apôtre Pierre, écrit court, incomplet, non rangé par ordre chronologique, comprenant des récits et des discours (λογόματα ἡ παραθήματα), composé, d'après les rensei-

(1) *Vie de Jésus*, Introd., p. XLII.-XLIII.

gnements et les souvenirs de l'apôtre Pierre ; 2° un recueil de sentences (λόγια) écrit en hébreu par Matthieu, « et que chacun a traduit comme il a pu. » Il est certain que ces deux descriptions répondent assez bien à la physionomie générale des deux livres appelés maintenant « Évangile selon Matthieu, » « Évangile selon Marc. » Le premier caractérisé par ses longs discours, le second surtout anecdotique, beaucoup plus exact que le premier sur les petits faits.... (1). »

Que conclure? Que les Évangiles que nous lisons sont ceux que lisait Papias? M. Renan prononce incontinent que « ce n'est pas soutenable ; d'abord, parce que l'écrit de Matthieu pour Papias se composait uniquement de discours en hébreu, dont il circulait des traductions assez diverses ; et, en second lieu, parce que l'écrit de Marc et celui de Matthieu étaient pour lui profondément distincts, rédigés sans aucune entente, et, ce semble, dans des langues différentes. Or, dans l'état actuel des textes, l'Évangile selon Matthieu et l'Évangile selon Marc offrent des parties parallèles si longues et si parfaitement identiques, qu'il faut supposer, ou que le rédacteur définitif du premier avait le second sous les yeux, ou que le rédacteur définitif du second avait le premier sous les yeux, ou que tous deux ont copié le même prototype (1). »

Est-ce sérieux? Et à qui M. Renan pense-t-il s'adresser? D'abord, il n'y a pas un mot dans Papias qui

(1) *Vie de Jésus*, Introd., p. xviii-xix.

(2) *Ibid.*, p. xix.

donne à entendre que l'écrit de S. Mathieu se composât uniquement de discours en hébreu. Papias emploie bien le terme *λόγια*, mais ce terme donné pour titre à un ouvrage exclue-t-il un mélange de récits? Le bon sens seul indique qu'en rapportant les discours de Jésus-Christ, il était naturel d'en indiquer les occasions. Papias ne l'entendait pas autrement, lorsqu'il intitulait les cinq livres, où il avait rassemblé les traditions verbales sur les discours et les actes de Jésus-Christ et de ses disciples : *Explications des discours du Seigneur* (*Λόγιων Κυριακῶν ἐξηγήσεις*) (1). Et c'est sur ce mot *uniquement*, qui n'est pas de Papias, qui est de la pure invention de M. Renan, que ce savant et loyal critique ose baser la disparition des Évangiles originaires de S. Matthieu et de S. Marc! Je me trompe, il a contre les textes actuels un argument formidable : ces textes sont d'accord! et pour leur en faire un crime irrémissible, c'est encore Papias qu'il invoque et qu'il fait parler à sa guise. Où a-t-il donc vu que pour Papias « l'écrit de Marc et celui de Matthieu étaient profondément distincts? » Nous venons de dire quel sens il faut attacher au titre de *λόγια* donné à l'écrit de S. Matthieu : ce sont des discours et des faits. Qu'y-a-t-il dans celui de S. Marc? des discours et des faits, *λέχθεντα ἢ πραχθέντα*. S. Marc consigne les souvenirs de S. Pierre; S. Matthieu met les siens par écrit. Les deux apôtres ont vu et entendu les mêmes choses. Qu'y-a-il d'étonnant que

(1) Mæther, *Patrologie*, t. I, p. 190, art. Papias.

leurs souvenirs se ressemblent? S'ils ne se ressembleraient pas, vous sauriez bien leur en faire un reproche, et j'avoue que j'en serais plus embarrassé que je ne le suis de leur accord. Mais pourquoi prolonger cette querelle? Vous êtes de bonne composition. Tout ce que vous voulez, c'est que S. Marc et S. Matthieu aient copié le même prototype. J'y consens : ce prototype est Jésus-Christ.

Ainsi, rien dans Papias ne démontre, rien n'indique même cette prétendue disparition des Évangiles primitifs de S. Matthieu et de S. Marc. Que devient donc ce bel échafaudage dressé par M. Renan avec tant d'assurance sur cette base fragile ou plutôt sur ce vide? Que devient-il, surtout en présence de cette vénération profonde que Papias professe pour la tradition orale? Papias vit avec les survivants de l'âge apostolique, il préfère à l'instruction qu'il pourrait puiser dans les livres, celle qu'il recueille de leurs lèvres : *Ex hominum adhuc superstitem viva voce* (1). Plusieurs livres circulaient, en effet, qui présentaient, d'une manière plus ou moins exacte, la vie et les enseignements de Jésus-Christ; c'était même ce qui avait déterminé S. Luc à écrire son Évangile (2). Papias avait raison de leur préférer le témoignage verbal des disciples directs de Jésus-Christ ou des apôtres. Mais, pouvait-il aborder avec la même défiance ces écrits de S. Marc et de S. Mat-

(1) Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 39.

(2) Luc., cap. I, vers. 1 : « Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis completæ sunt, rerum. »

thieu dont il connaissait l'authenticité par le prêtre Jean, l'un de ces survivants de l'âge apostolique : *aiobat etiam presbyter ille...* (1)? Non, il y avait dans ces écrits la double autorité de leurs auteurs et de la tradition. M. Renan l'insinue cependant, afin d'expliquer par ce dégoût des documents écrits comment les textes originaux de S. Matthieu et de S. Marc ont pu être transformés et perdus. Mais, qu'il me permette de le lui dire, cette insinuation est de la plus insigne légèreté, si elle n'est pas déloyale. Il n'a pu lire le passage de Papias, auquel il fait allusion, sans que la conséquence que je viens de signaler ne lui ait sauté aux yeux. Comment se fait-il qu'il en veuille tirer une toute opposée? Ah! c'est que l'alliance de la tradition orale et des Évangiles le condamne. Il faut qu'il fausse la tradition, comme il veut fausser l'Évangile. Mais ici, sans parler de l'histoire, le bon sens l'arrête. Comment des écrits authentiques des apôtres auraient-ils été dans les Églises primitives d'un moindre prix que les souvenirs et les récits de leurs disciples? La tradition recommandait et gardait les Évangiles. Et encore que les particuliers aient pu se faire des recueils personnels où les textes évangéliques se mêlaient afin de se compléter, quel est l'homme de bon sens et de bonne foi qui croira que les textes évangéliques, appartenant aux communautés chrétiennes, dès lors constituées, aient pu s'altérer sous la vigilance des évêques, des prêtres et

(1) Dans Eusèbe, *loc. citat.*

des fidèles pénétrés des mêmes sentiments que Papias pour tout ce qui venait de Jésus-Christ et des apôtres ? Il n'y a de capable d'une telle méprise ou d'un tel sophisme que le bon sens ou la bonne foi de M. Renan.

Je pourrais m'arrêter, car un historien est jugé, quand on le trouve à ce point contraire à la vérité matérielle des textes et des faits. Mais, puisqu'il lui a plu d'appliquer à la critique des deux autres Évangiles des procédés non moins judicieux et honnêtes que ceux dont nous venons de le voir user envers S. Marc et S. Matthieu, je ne veux pas le priver devant le lecteur du bénéfice de cette fidélité.

« Une distinction capitale, dit M. Renan, doit être faite dans l'évangile de Jean. D'une part, cet évangile nous présente un canevas de la vie de Jésus qui diffère considérablement de celui des synoptiques. De l'autre, il met dans la bouche de Jésus des discours dont le ton, le style, les allures, les doctrines n'ont rien de commun avec les *Logia* rapportés par les synoptiques. Sous ce second rapport, la différence est telle qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean. Entre les deux autorités, aucun critique n'a hésité ni n'hésitera. A mille lieues du ton simple, désintéressé, impersonnel des synoptiques, l'évangile de Jean montre sans cesse les préoccupations de l'apologiste, les arrière-pensées du sectaire, l'intention de prouver une thèse et de convaincre des adversaires. Ce n'est pas par des tirades prétentieuses,

lourdes, mal écrites, disant peu de choses au sens moral, que Jésus a fondé son œuvre divine. Quand même Papias ne nous apprendrait pas que Matthieu écrit les sentences de Jésus dans leur langue originale, le naturel, l'ineffable vérité, le charme sans pareil des discours synoptiques, le tour profondément hébraïque de ces discours, les analogies qu'ils présentent avec les sentences des docteurs Juifs du même temps, leur parfaite harmonie avec la nature de la Galilée, tous ces caractères, si on les rapproche de la gnose obscure, de la métaphysique contournée qui remplit les discours de Jean, parleraient assez haut. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait dans les discours de Jean d'admirables éclairs, des traits qui viennent vraiment de Jésus. Mais le ton mystique de ces discours ne répond en rien au caractère de l'éloquence de Jésus telle qu'on se la figure d'après les synoptiques. Un nouvel esprit a soufflé; la gnose est déjà commencée; l'ère galiléenne du royaume de Dieu est finie; l'espérance de la prochaine venue du Christ s'éloigne; on entre dans les aridités de la métaphysique, dans les ténèbres du dogme abstrait. L'esprit de Jésus n'est pas là, et si le fils de Zébédée a vraiment tracé ces pages, il avait certes bien oublié, en les écrivant, le lac de Génésareth et les charmants entretiens qu'il avait entendus sur ses bords (1). »

M. Renan insiste : « Une expérience capitale est

(1) *Vie de Jésus*, Introd., p. xxix-xxxi.

celle-ci. Toute personne qui se mettra à écrire la vie de Jésus sans théorie arrêtée sur la valeur relative des évangiles, se laissant uniquement guider par le sentiment du sujet, sera ramené dans une foule de cas à préférer la narration de Jean à celle des synoptiques... Tout au contraire, j'ose défier qui que ce soit de composer une vie de Jésus qui ait un sens en tenant compte des discours que Jean prête à Jésus (1). »

Décidément les discours que S. Jean met dans la bouche de Jésus-Christ déplaisent à M. Renan. Il se plaint de leur style. Mais c'est peu pour leur refuser sa créance. Le dogme chrétien de l'inspiration lui-même n'a jamais été jusqu'à prétendre que les paroles de Jésus-Christ soient rapportées textuellement par les Évangélistes. Tout ce qu'on admet, c'est qu'ils en rendent fidèlement le sens et la valeur dogmatique ou morale. Quand bien même S. Jean aurait alourdi les discours de Notre-Seigneur, il ne s'ensuivrait pas qu'il ait altéré son enseignement. C'est donc là une sorte de *confirmatur* de mince valeur en soi, mais que M. Renan n'a pas négligé parce qu'il sait qu'il peut faire impression. Au surplus, que de grands esprits et de grands cœurs qui ont pensé et senti tout différemment sur ces discours ou, pour dire comme on disait avant M. Renan, sur ces admirables discours de S. Jean ! Ce qui déplaît souverainement à M. Renan, et qui égare peut-être ici son goût littéraire, si exquis ailleurs, c'est le

(1) *Vie de Jésus*, Introd., p. xxxiii.

côté dogmatique de ces discours. Ce sont ces *tirades disant peu de chose au sens moral*, c'est cette *gnose obscure*, cette *métaphysique contournée*, ces *aridités de la métaphysique*, ces *ténèbres du dogme abstrait*. Ce sont ces *préoccupations de l'apologiste*, ces *arrière-pensées du sectaire*, cette *intention de prouver une thèse et de convaincre des adversaires*. Ce sont ces *doctrines qui n'ont rien de commun avec les Logia rapportés par les synoptiques*.

C'est, en effet, l'avis de M. Renan que les synoptiques ne contiennent aucune trace du dogme de l'Incarnation; il va même jusqu'à dire que certains passages du Nouveau Testament l'excluent formellement; et il ajoute qu'on ne le trouve indiqué que « dans certaines parties de l'Évangile de Jean qui ne peuvent être acceptées comme un écho de la pensée de Jésus (1). »

Voilà ce qui déplaît à M. Renan dans les discours de S. Jean, voilà ce qui le soulève contre eux. Mais est-ce donc, en saine critique, une raison de les rejeter? Oui, si le surnaturel est vraiment impossible *à priori*. Non, si un tel problème mérite seulement qu'on l'examine.

Je ne m'étonne plus, après cela, que, fidèle à son parti pris et à son assurance, M. Renan « défie qui que ce soit de composer une vie de Jésus qui ait un sens en tenant compte des discours que Jean prête à Jésus. » Mais encore une fois, est-ce là de la critique? n'est-ce

(1) *Vie de Jésus*, chap. XV, p. 242-243.

pas de l'arbitraire? Je serais tenté de répéter à M. Renan cette leçon de son professeur d'hébreu : « La nature a pourvu les animaux de deux yeux pour voir, les oiseaux de deux ailes pour voler. La critique qui se sépare de l'histoire est une critique mutilée, chancelante, boiteuse, qui ne regarde que d'un œil et essaye de voler avec une aile. » Mais que dis-je? elle ne regarde même plus ici d'un œil et ne bat plus d'aucune aile.

Soyons juste, pourtant. Contrairement à ses habitudes, M. Renan invoque contre S. Jean une preuve historique. « Une circonstance, d'ailleurs, qui prouve bien que les discours rapportés par le quatrième évangile ne sont pas des pièces historiques, mais des compositions destinées à couvrir de l'autorité de Jésus certaines doctrines chères au rédacteur, c'est leur parfaite harmonie avec l'état intellectuel de l'Asie Mineure au moment où elles furent écrites. L'Asie Mineure était alors le théâtre d'un étrange mouvement de philosophie syncrétique; tous les genres du gnosticisme y existaient déjà. Jean paraît avoir bu à ces sources étrangères. Il se peut qu'après les crises de l'an 68 (date de l'Apocalypse) et de l'an 70 (ruine de Jérusalem), le vieil apôtre, à l'âme ardente et mobile, désabusé de la croyance à une prochaine apparition du Fils de l'homme dans les nues, ait penché vers les idées qu'il trouvait autour de lui, et dont plusieurs s'amalgamaient assez bien avec certaines doctrines chrétiennes (1). »

(1) *Vie de Jésus*, Introd., p. xxxi.

Singulière preuve, en vérité ! *Il paraît, il se peut...* Voici, du reste, ce que le docteur Reithmayr, professeur de théologie et recteur de l'Université de Munich, a écrit à ce sujet, longtemps avant M. Renan : « Ces écrits (les synoptiques) suffirent tant que les auditeurs reçurent la parole évangélique avec simplicité, comme elle était annoncée. Mais il naquit bientôt une disposition tout autre qui, sous le nom de science (*γνώσις*), s'attacha à expliquer la nouvelle doctrine d'après des principes contraires à l'esprit de la prédication apostolique. La tradition tant orale qu'écrite dut être en partie confirmée, en partie complétée et précisée sur les points qu'on avait entrepris d'altérer. Le disciple bien-aimé de Jésus-Christ vivait encore, pour empêcher cette subversion de la foi ; il composa un nouvel évangile, où il rendit pleinement témoignage des vérités traditionnelles confiées à l'Église (1). »

(1) De Valroger, *Introduction historique et critique aux livres du Nouveau Testament*, t. I, p. 37.

M. de Valroger ajoute la note suivante :

« S. Irénée, dont le maître S. Polycarpe était disciple de S. Jean, s'exprime ainsi sur la composition du quatrième Évangile : Ἐπιτα Ἰωάννης ὁ μωθητῆς τοῦ Κυρίου, ὁ καὶ ἐπὶ τὸ στυβὸς αὐτοῦ ἀναπισῶν, καὶ αὐτὸς εἰςθεῶς τοῦ Εὐαγγελίου, ἐν Ἐφισῶν τῆς Ἀσίας διατρέφων. (*Advers. hæres.*, lib. III, cap. 1.) — (... Voyez aussi le témoignage de Clément d'Alexandrie dans l'*Hist. ecclés.* d'Eusèbe, lib. III, c. xxiv, et lib. IV, cap. xiv). — Résumant les témoignages des premiers siècles, S. Jérôme s'exprime ainsi : « Joannes cum esset in Asia, et jam hæreticorum semina pullularent, Cerinthi, « Ebionis, et cæterorum qui negant Christum in carne venisse, quos et ipse in « epistola sua antichristos vocat, et apostolus Paulus frequenter percussit, « coactus est ab omnibus pene tunc Asiæ episcopis et multarum ecclesiarum legationibus de divinitate Salvatoris altius scribere. — Unde et « ecclesiastica narrat historia, cum a patribus cogeretur ut scriberet, ita

Ainsi M. Renan remarque un certain rapport entre les doctrines de S. Jean et celles de la gnose. C'en est assez pour qu'il fasse naître les doctrines de S. Jean de la gnose, tandis que c'est la gnose qui est née en partie de l'altération des doctrines chrétiennes. On dirait avec autant de raison, à ne juger que par la ressemblance, que le père est né de son fils. L'histoire seule peut expliquer l'ordre de génération des doctrines, et c'est pourquoi la critique qui la néglige sera toujours exposée aux plus incroyables bévues. Ici, M. Renan avait un autre moyen de s'en préserver. C'était d'être assez clairvoyant pour ne pas confondre les doctrines si élevées de l'Évangile de S. Jean avec les absurdes systèmes de la gnose. Il devait, en un mot, mélangeant les deux procédés de critique par les témoignages historiques et par l'étude des textes, s'avouer à lui-même et ne pas cacher au public que, loin d'être une dérivation de la gnose, l'Évangile de S. Jean avait été composé contre elle. Il n'aurait plus rien trouvé de suspect ni dans certaines affinités avec l'Asie Mineure, ni dans l'insistance dogmatique de ce nouvel Évangile.

Quant à S. Luc, M. Renan accumule contre lui, en trois pages, une vraie fourmillière d'accusations soutenues par un nombre prodigieux de renvois au texte évangélique (1). Si j'entreprenais de répondre à toutes,

« facturum se respondisse si, imdicto jejunio, in commune omnes Deum
« deprecarentur. Quo expleto, revelatione saturatus illud proœmium e cœlo
« veniens eructavit: In principio erat verbum, etc. » (Hieron, Proœm.
Comm. in Matth.). »

(1) *Vie de Jésus*, Introdect., p. XXXIX-XLII.

je serais infini. Je prends les deux premières. Et d'abord, il affirme que S. Luc a certainement composé son Évangile après le siège de Jérusalem. Trois passages de ce même Évangile sont indiqués à l'appui. Ne dirait-on pas que S. Luc a lui-même daté son ouvrage ? Allez aux sources cependant, et voici ce que vous y lirez :

Chap. xix, vers, 41, 43, 44 : « Et lorsqu'il approcha, voyant la ville, il pleura sur elle, disant : Les jours viennent sur toi ; et tes ennemis t'entoureront d'un retranchement, et ils t'assiégeront, et ils te presseront de toutes parts ; et ils t'accableront jusqu'à terre ainsi que tes fils qui sont en toi ; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée (1). »

Chap. xxi, vers. 6 (l'ouvrage indique le vers. 9, mais c'est évidemment une faute d'impression) et 20 : « Vous voyez ce temple ; le jour viendra où il n'en sera pas laissé pierre sur pierre.... Lorsque vous verrez Jérusalem entourée par une armée, sachez alors que la désolation est proche (2). »

Chap. xxiii, vers. 29 : « Voici que viennent les jours

(1) « Et ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super illam, dicens : Quia venient dies in te ; et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te ; et coangustabunt te undique ; et ad terram prosternent te, et filios tuos qui in te sunt ; et non relinquent in te lapidem super lapidem, eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ. »

(2) « Hæc quæ videtis, venient dies in quibus non relinquetur lapis super lapidem, qui non destruat. » — « Quum autem videritis circumdari ab exercitu Jerusalem, tunc scitote quia appropinquavit desolatio ejus. »

où on dira : Bienheureuses celles qui sont stériles, et les seins qui n'ont point engendré, et les mamelles qui n'ont point allaité (1). »

Parce que l'Évangile de S. Luc contient une prophétie du siège et de la ruine de Jérusalem, il a donc été « certainement » écrit après ces événements. A ce compte ne devrait-on pas reculer jusqu'à la même époque les Évangiles de S. Mathieu et de S. Marc? Ils contiennent, en effet, la même prédiction (2). Je ne fais certes aucun doute que, si M. Renan n'osait pas en rejeter l'origine aussi tard (3), il prononcerait du moins, sans autre forme de procès, l'interpolation de ces versets. Mais est-ce là de la critique impartiale ?

« Il (S. Luc) a, ajoute M. Renan, une fausse idée du temple qu'il se représente comme un oratoire où l'on va faire ses dévotions (4). »

Je cours au renvoi, je cherche dans l'Évangile et je trouve pour preuves de cette assertion :

Chap. II, vers. 37 : « Et cette veuve (Anne la prophétesse) avait atteint quatre-vingt-quatre ans ; elle ne s'é-

(1) « Quoniam ecce venient dies in quibus dicent : Beatæ steriles, et ventres qui non genuerunt, et ubera quæ non lactaverunt. »

(2) Matth., cap. xxiv, vers. 2 : « Videtis hæc omnia ? Amen dico vobis, non relinquetur hic lapis super lapidem, qui non destruat. »

Marc., cap. xiii, vers. 2 : « Vides has omnes magnas ædificationes ? Non relinquetur lapis super lapidem, qui non destruat. »

(3) M. Renan l'ose, en effet, pour S. Matthieu. (*Vie de Jésus*, chap. xvii, p. 373, note 2.)

(4) *Vie de Jésus*, Introd., p. xxxix.

loignait pas du temple, adonnée jour et nuit au jeûne et à la prière (1). »

Chap. xviii, vers. 11 : « Le pharisien se tenant debout faisait en lui-même cette prière : Dieu, je vous rends grâce, car je ne suis point comme les autres hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères; ni même comme ce publicain (2). »

Chap. xxiv, vers. 53 : « Et ils (les disciples) étaient toujours dans le temple, louant et bénissant Dieu (3). »

Cette fréquentation du temple qui scandalise ici M. Renan comme une lourde erreur, était-elle donc impossible? Écoutons-le lui-même s'en expliquer plus bas : « Le temple, du reste, formait un ensemble merveilleusement imposant, dont le *haram* actuel, malgré sa beauté, peut à peine donner une idée. Les cours et les portiques environnants servaient journellement de rendez-vous à une foule considérable, si bien que ce grand espace était à la fois le temple, le forum, le tribunal, l'université :.... On veillait surtout scrupuleusement à ce que personne n'entrât à l'état d'impureté légale dans les portiques intérieurs. Les femmes avaient une loge absolument séparée. C'est là que Jésus passait ses journées, durant le temps qu'il restait à Jérusalem. L'époque des fêtes amenait dans cette ville une

(1) « Et hæc vidua usque ad annos octoginta quatuor, quæ non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die. »

(2) « Phariseus stans, hæc apud se orabat : Deus, gratias ago tibi, quia non sum sicut cæteri hominum raptores, injusti, adulteri; velut etiam hic publicanus. »

(3) « Et erant semper in templo, laudantes et benedicentes Deum. »

affluence extraordinaire.... Le temple, comme en général les lieux de dévotion très-fréquentés, offrait un aspect peu édifiant (1). »

Le temple était donc un lieu de dévotion, qu'on fréquentait librement, dans une multitude de desseins, et où sans doute il n'était pas interdit de prier.

Quelle contradiction !

En voici une seconde. Cette parabole du publicain et du pharisien dont M. Renan se montre si choqué dans son Introduction, lui fera dire plus tard : « Ce qui blessait au plus haut degré son tact délicat (de Jésus), c'était l'air d'assurance que les pharisiens portaient dans les choses religieuses, leur dévotion mesquine, qui aboutissait à une vaine recherche de préséances et de titres, nullement à l'amélioration des cœurs. Une admirable parabole rendait cette pensée avec infiniment de charme et de justesse. « Un jour, disait-il, deux hommes montaient au temple pour prier.... (2).»

Mais si cette parabole est réellement de Jésus-Christ, comment la reprochez-vous à S. Luc? Concilie qui pourra.

Je n'insisterai pas plus longtemps, par rapport à S. Luc, sur la confrontation des assertions de M. Renan avec les renvois évangéliques et avec ses propres assertions en d'autres endroits de son livre. Rien ne saurait m'être plus pénible que de m'appesantir sur un pareil sujet. Et cependant j'ai le devoir de le dire,

(1) *Vie de Jésus*, chap. XIII, p. 212-214.

(2) *Ibid.*, chap. XX, p. 334.

cette confrontation donne presque partout les mêmes résultats. Je ne citerai que quelques exemples.

« Jésus-Christ naquit à Nazareth, petite ville de Galilée qui n'eut avant lui aucune célébrité (1). » La note indique que cette affirmation, en opposition flagrante avec S. Luc, repose sur les témoignages de S. Matthieu, de S. Marc et de S. Jean. Vérifions ces témoignages.

S. Matthieu, chap. xiii, vers 54 et suivants, dit en parlant de Nazareth que Jésus-Christ vint dans *sa patrie* : *Et veniens in patriam suam.*

S. Marc, chap. vi, vers. 1 et suivants, emploie la même expression pour désigner le même lieu : *Et regressus inde, abiit in patriam suam.*

S. Jean, enfin, chap. 1, vers. 45-46, rapporte que Philippe, ayant rencontré Nathanaël, lui dit : « Celui que Moïse et les Prophètes ont annoncé dans la loi, nous l'avons trouvé, c'est Jésus, fils de Joseph, de Nazareth. Et Nathanaël lui dit : Peut-il sortir quelque chose de bon de Nazareth ? »

Voilà toute la preuve que Jésus-Christ est né à Nazareth. On appelle Nazareth sa patrie, lui-même est dit Nazaréen ; S. Luc, qui place son berceau à Bethléhem, et M. Renan le fait remarquer (2), ne lui marchandé même pas ce titre (Luc, chap. xviii, vers. 37). Mais, de grâce, qu'est-ce que cela prouve ? Lequel est la patrie, du lieu où s'est accompli l'acte éphémère de la

(1) *Vie de Jésus*, chap. II, p. 19.

(2) *Ibid.*, note 3.

naissance, ou de celui où habite la famille, où l'enfance et la jeunesse se sont écoulées et enrichies de tous ces tributs de la nature et des hommes qui font l'éducation ?

Je ne m'attarderai pas sur les difficultés relatives au recensement de Quirinus si intimement lié avec la crèche de Bethléhem. Elles entraîneraient une discussion trop longue. Je me contente de leur opposer cette fin de non-recevoir, suffisamment justifiée, que même quand il cite des autorités, la parole de M. Renan ne fait pas foi, et j'en produis aussitôt une preuve nouvelle.

« La famille, qu'elle provint d'un ou de plusieurs mariages, était assez nombreuse. Jésus avait des frères et des sœurs, dont il semble avoir été l'aîné. Tous sont restés obscurs ; car il paraît que les quatre personnages qui sont donnés comme ses frères, et parmi lesquels un au moins, Jacques, est arrivé à une grande importance dans les premières années du développement du christianisme, étaient ses cousins germains. Marie, en effet, avait une sœur nommée aussi Marie, qui épousa un certain Alphée ou Cléophas (ces deux noms paraissent désigner une même personne), et fut mère de plusieurs fils qui jouèrent un rôle considérable parmi les premiers disciples de Jésus. Ces cousins germains, qui adhérèrent au jeune maître, pendant que ses vrais frères lui faisaient de l'opposition, prirent le titre de « frères du Seigneur. » Les vrais frères de Jésus n'eurent d'importance, ainsi que leur mère, qu'après sa mort..... Leur nom était inconnu, à tel point que

quand l'évangéliste met dans la bouche des gens de Nazareth l'énumération des frères selon la nature, ce sont les noms des fils de Cléophas, qui se présentent à lui tout d'abord. Ses sœurs se marièrent à Nazareth..... (1) »

Reprenons. La famille de Jésus-Christ se divise en deux catégories : les vrais frères et les cousins germains. Ils portent tous indistinctement dans l'Évangile le nom de frères, selon la coutume des langues orientales. Dans la longue énumération des textes à l'appui, il n'y en a pas un seul qui indique une différence dans le degré de parenté (2). Néanmoins, il plaît à M. Renan que les uns soient vrais frères, les autres cousins germains. Il lui plaît d'affirmer (3) que Jacob, Joseph, Simon et Jude sont donnés (Matth., XIII, 55; Marc, VI, 3), comme fils de Marie, mère de Jésus; et que cependant ils se retrouvent ou à peu près comme fils de Cléophas et de Marie, sœur de la mère de Jésus (Matth., XVII, 56; Marc, XV, 40; Gal., I, 19; *epist. Jac.*, I, 1; *epist. Judæ*, I; Eusèbe, *Chron. ad ann. R. DCCCX*; *Hist. eccl.*, III, 11, 32; *Constit. apost.*, VII, 46). Je suis loin de contester cette dernière partie de l'assertion, soutenue par un si grand appareil d'autorités, sans doute parce qu'elle n'en a nul besoin. Mais ce que j'admire, c'est le ton

(1) *Vie de Jésus*, chap. II, p. 23-25.

(2) Voir ces textes qu'il serait trop long de rapporter ici, et dont je transcris scrupuleusement l'indication d'après M. Renan, p. 23, note 2.

Matth., XII, 46 et suiv.; XIII, 55 et suiv.; Marc, III, 31 et suiv.; VI, 3; Luc, VIII, 19 et suiv.; Jean, II, 12; VII, 3, 5, 10; Act., I, 14.

(3) *Vie de Jésus*, chap. II, p. 24, note 4.

tranchant de la première partie et sa maigre justification par les deux textes seuls de S. Matthieu et de S. Marc. On lit en S. Matthieu, XIII, 55 : « N'est-ce pas le fils de l'artisan ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ? » Et en S. Marc, VI, 3 : « N'est-ce pas cet artisan, fils de Marie, frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon ? » Mais il plaît à M. Renan de traduire : « Jacques, Joseph, Jude et Simon sont fils de Marie, mère de Jésus ! » Il traduit donc ainsi, crée une difficulté qu'il s'amuse à résoudre dans une note assez longue, et aboutit à rejeter sa propre traduction pour adopter la version littérale, et dire comme toute la tradition, que ces quatre personnages sont appelés frères de Jésus-Christ parce qu'ils étaient ses cousins germains. Mais cette signification du mot *frère*, reconnue et adoptée par lui-même, ne l'empêche pas de persister dans son affirmation que « Jésus-Christ avait des frères et des sœurs ; » et chose inouïe, parmi les preuves auxquelles il renvoie le lecteur, il donne ce même verset 3 du chapitre VI de S. Marc, et ce même verset 55 du chapitre XIII de S. Matthieu ! Il est vrai que pour échapper à cette contradiction, il lui plaît encore de prétendre que les noms propres donnés dans ces passages aux frères de Jésus-Christ et qui sont ceux des fils de Cléophas et de Marie, sont là par une erreur de l'évangéliste qui ignorait leurs vrais noms ! Ne lui demandez pas la raison de ce dire. Il lui plaît qu'il en soit ainsi, parce qu'il lui plaît que Jésus-Christ ait eu des frères et des

sœurs. Il lui plaît même que ses sœurs se soient mariées à Nazareth, dont les habitants disaient : « Est-ce que ses sœurs ne sont pas ici avec nous (1) ? » J'avoue que cette induction ne me paraît pas sans fondement ; il est probable que si les sœurs ou les cousines de Jésus-Christ ont toujours vécu à Nazareth, elles s'y sont mariées, à moins cependant qu'elles ne soient restées filles. Mais pourquoi M. Renan tient-il à dire, comme s'il ne faisait que citer un témoignage formel de S. Marc : « Ses sœurs se marièrent à Nazareth ? » N'est-ce pas pour se donner, auprès du lecteur ignorant ou léger qui ne contrôle point les citations, un air entendu ? N'est-ce pas pour insister, en paraissant multiplier les détails et les autorités, sur sa première affirmation que « Jésus avait des frères et des sœurs ? » N'est-ce pas pour donner à ses hypothèses de bon plaisir un masque scientifique ?

Or, ceci n'est pas un fait isolé. C'est la tactique de tout le livre. Je demande en grâce qu'on le lise en vérifiant les renvois. On sera étonné de ce que M. Renan fait dire à des textes qu'il ne produit jamais ; et s'il était permis de parler en style légendaire d'un auteur qui aime tant à multiplier la légende chez autrui, on serait vraiment tenté de croire qu'il a reçu la puis-

(1) Je ne plaisante pas. C'est bien sur ce texte, et sur ce texte seul, que M. Renan appuie son affirmation du mariage des sœurs de Jésus à Nazareth. (Voir la note 2 de la p. 25 de la *Vie de Jésus*.) Marc, vi, 3 y est seul indiqué. Or il n'y a dans ce verset de relatif aux sœurs de Jésus-Christ que ces mots : « Nonne et sorores ejus hic nobiscum sunt ? »

sance de transformer en enfants d'Abraham les pierres, ou plutôt en pierres les enfants d'Abraham. On remarquera même un perfectionnement de la méthode. Si M. Renan prodigue les citations quand il s'agit d'une assertion banale ou de peu d'importance, il s'en montre, en revanche, de plus en plus avare à mesure que ses propositions sont plus inattendues et plus contraires à ce qui est admis communément et de longue date. C'est à peine, comme dans le cas du mariage des sœurs de Jésus-Christ, s'il daigne produire un nom d'évangéliste avec un numéro de chapitre et un numéro de verset, mais un seul. Encore trouve-t-il le plus souvent plus commode de supprimer toute justificative.

Eh bien, ce que je ne pardonne pas à M. Renan, ce qu'aucun homme d'honneur ne lui pardonnera, c'est cette perpétuelle habileté, j'allais dire ce perpétuel déguisement. Qu'il eût arboré franchement la devise : *Sit pro ratione voluntas*, je lui dirais : « Vous n'êtes pas un critique, vous n'êtes pas un historien, vous n'êtes qu'un rêveur, vous ne suivez pas la raison, vous vous abandonnez au caprice; n'espérez pas régner, le règne du bon plaisir est passé. » Mais que lui dire, quand je le vois, de parti pris, mettre en œuvre à chaque page, presque à chaque ligne, ce méprisable procédé que les disputes de la scolastique en décadence ont seules connu et qu'elles flétrissaient encore de ces deux mots : *ad fucum faciendum*? Oh! je ne voudrais pas accuser sa sincérité. Mais alors à quel aveuglement faut-il croire?

Sainte Thérèse n'est pour lui qu'une hallucinée ; tous nos saints, Jésus-Christ lui-même, des fanatiques. Me sera-t-il défendu de lui retourner ces courtoises épithètes, et de lui dire, son livre en main comme preuve, que l'incrédulité produit, mieux que la foi, le fanatisme et l'hallucination ?

Et maintenant, je l'écoute se décerner à lui-même un brevet d'historien sincère : « Si l'amour d'un sujet peut servir à en donner l'intelligence, on reconnaîtra aussi, j'espère, que cette condition ne m'a pas manqué. Pour faire l'histoire d'une religion, il est nécessaire premièrement d'y avoir cru (sans cela, on ne saurait comprendre par quoi elle a charmé et satisfait la conscience humaine) ; en second lieu, de n'y plus croire d'une manière absolue ; car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère (1). »

Mais, qu'il y prenne donc garde ! Parler de notre sincérité, n'est-ce pas nous autoriser à parler de la sienne ? Tout à l'heure, je retenais sous ma plume ce que j'aurais à en dire ; et en sentant l'accusation naître, d'elle-même, des procédés auxquels nous devons cette *Vie de Jésus*, je me reprochais presque de les analyser. Mais non, je serai fidèle à ce scrupule. Que le public lise, et qu'il juge ce que peut faire de la sincérité de l'histoire l'arbitraire erigé en unique règle de critique, sous l'inspiration d'un parti pris absolu de discréditer une foi qu'on a reniée, et contre laquelle on paraît s'être engagé par le serment d'Annibal !

(1) *Vie de Jésus*, Introd. , p. LVIII-LIX.

II

Ai-je tort de parler de parti pris absolu? Pour le savoir, il faut pénétrer plus profondément dans la méthode de M. Renan. Il faut apprécier sa grande règle, si fidèlement gardée, de rejeter dans la légende tout ce qui est surnaturel. Cette règle, en effet, rend compte de tout. Pourquoi les originaux de S. Matthieu et de S. Marc sont-ils perdus? Parce qu'ils contiennent des miracles et des prophéties, parce qu'ils ont le malheur de ne pouvoir être acceptés, tels qu'ils sont, comme documents historiques, sans imprimer à la vie de Jésus-Christ un caractère surnaturel. Pourquoi, les récits de S. Jean admis, bien entendu, sous ce même bénéfice d'inventaire, M. Renan ne veut-il à aucun prix de ses discours? C'est que le surnaturel y est trop en relief: si Jésus-Christ les a tenus, Jésus-Christ s'est bien donné pour Dieu. Pourquoi la rédaction de S. Luc est-elle reculée, et son autorité historique amoindrie? C'est toujours l'horreur du surnaturel. C'est que « la lé-

gende d'Alexandre était éclosé avant que la génération de ses compagnons d'armes fut éteinte; » c'est que « celle de S. François d'Assise commença de son vivant; » c'est qu'il faut pouvoir dire « qu'un rapide travail de métamorphose s'opéra de même, dans les vingt ou trente années qui suivirent la mort de Jésus, et imposa à sa biographie les tours absolus d'une légende idéale (1). » M. Renan n'arrive pas à constater historiquement que la légende a envahi les Évangiles. C'est son point de départ, c'est son axiome. « Que les Évangiles soient en partie légendaires, dit-il, c'est ce qui est évident, puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel (2). » Tout dépend de là, non-seulement l'élimination des miracles et des prophéties, l'effacement de tout le côté surnaturel, non-seulement les mutilations et les contorsions arbitraires des textes, mais toute la théorie de formation et d'interprétation des Évangiles, et jusqu'à cette inqualifiable habileté de renvois, qui cherche à rendre, à l'œil ébloui du lecteur, les Évangiles complices de leur propre ruine, et que j'ai dû démasquer. On peut dire que la négation du surnaturel est l'idée-mère, le principe, le résumé de tout ce livre.

Or, quelle est la valeur philosophique de cette idée? Il semble que M. Renan lui-même s'en méfie. Il n'ose pas la présenter simplement, toute nue, comme la vé-

(1) *Vie de Jésus*, Introd., p. XLVI.

(2) *Ibid.*, p. XV.

rité. On dirait, à voir ses précautions, qu'il cherche à frauder les droits du bon sens.

« Prétendre qu'un événement ne peut pas s'être passé de deux manières à la fois, ni d'une façon impossible, n'est pas imposer à l'histoire une philosophie *à priori*. De ce qu'on possède plusieurs versions différentes d'un même fait, de ce que la crédulité a mêlé à toutes ces versions des circonstances fabuleuses, l'historien ne doit pas conclure que le fait soit faux; mais il doit en pareil cas se tenir en garde, discuter les textes et procéder par induction. Il est surtout une classe de récits à propos desquels ce principe trouve une application nécessaire, ce sont les récits surnaturels. Chercher à expliquer ces récits ou les réduire à des légendes, ce n'est pas mutiler les faits au nom de la théorie; c'est partir de l'observation même des faits. Aucun des miracles dont les vieilles histoires sont remplies ne s'est passé dans des conditions scientifiques. Une observation qui n'a pas été une seule fois démentie nous apprend qu'il n'arrive de miracles que dans les temps et les pays où l'on y croit, devant des personnes disposées à y croire. Aucun miracle ne s'est produit devant une réunion d'hommes capables de constater le caractère miraculeux d'un fait. Ni les personnes du peuple, ni les gens du monde ne sont compétents pour cela. Il y faut de grandes précautions et une longue habitude des recherches scientifiques. De nos jours, n'a-t-on pas vu presque tous les gens du monde dupes de grossiers prestiges ou de puériles

illusions? Des faits merveilleux attestés par des petites villes tout entières sont devenus, grâce à une enquête plus sévère, des faits condamnables. (Voir la *Gazette des Tribunaux*, 10 sept. et 11 nov. 1851 ; 28 mai 1857). S'il est avéré qu'aucun miracle contemporain ne supporte la discussion, n'est-il pas probable que les miracles du passé, qui se sont tous accomplis dans des réunions populaires, nous offriraient également, s'il nous était possible de les critiquer en détail, leur part d'illusion ?

« Ce n'est donc pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience, que nous bannissons le miracle de l'histoire. Nous ne disons pas : « Le miracle est impossible ; » nous disons : « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté. » Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté; qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort; que ferait-on ? Une commission composée de physiologistes, de médecins, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaire pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise. Cependant, comme une expérience doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce qu'on

a fait une fois, et que dans l'ordre du miracle, il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui ne voit que jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-là ; que toujours jusqu'ici le thaumaturge a choisi le sujet de l'expérience, choisi le milieu, choisi le public ; que d'ailleurs le plus souvent, c'est le peuple lui-même qui, par suite de l'invincible besoin qu'il a de voir dans les grands événements et les grands hommes quelque chose de divin, crée, après coup, les légendes merveilleuses ? Jusqu'à nouvel ordre, nous maintiendrons donc ce principe de critique historique, qu'un écrit surnaturel ne peut être admis comme tel, qu'il implique toujours crédulité ou imposture, que le devoir de l'historien est de l'interpréter et de rechercher quelle part de vérité, quelle part d'erreur il peut recéler (1). »

Essayons de démêler les fils de cet écheveau assez embrouillé. Et d'abord mettons de côté les vieilles redites sur les contradictions évangéliques. Ces contradictions ont été cent fois expliquées. Pas plus que M. Renan, je n'ai « l'habitude de refaire ce qui

(1) *Vie de Jésus*, Introdact., p. XLIX-LXX.

est fait et bien fait (1). » D'ailleurs M. Renan se renferme dans une proposition générale, il s'abstient de toute particularité. C'est un de ces passages dont j'ai parlé, qui demanderait certes à être justifié, mais où la parole de M. Renan doit suffire. C'est aussi un exemple, entre mille, de cette habileté que j'ai signalée plus haut comme une prévoyance contre la réfutation. La réfutation de cette simple phrase exigerait à elle seule un ouvrage très-volumineux où seraient combattues toutes les tentatives faites pour opposer les uns aux autres les récits évangéliques. On ne s'attend pas sans doute que je me fourvoie dans cette tâche impossible. La parole de M. Renan n'est pas, du reste, d'un si grand poids qu'un honnête homme, et d'une science honnête, puisse craindre de mettre la sienne en balance avec elle.

Reste la question des miracles. Je pourrais, si j'étais bien méchant, adresser le lecteur à bien des écrits, y compris ceux de M. Renan, où se trouve la preuve péremptoire qu'il avait jusqu'ici regardé le miracle comme impossible. Je pourrais me donner le malin plaisir de remettre moi-même sous les yeux de M. Renan, non pas tous, mais quelques-uns de ses propres témoignages à cet égard. Mais j'aime mieux l'imiter et, comme il en a l'habitude, « ne pas refaire ce qui est fait et bien fait. » Je ne lui rappellerai même pas cette forme absolue de langage qu'il employait tout à l'heure : « Que

(1) *Vie de Jésus*, Introd., p. vi.

les Évangiles soient en partie légendaires, c'est ce qui est évident, puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel (1). » Je prie même qu'on l'oublie. M. Renan se fait moins affirmatif. Il n'est plus question d'évidence ; il s'agit simplement de probabilité : « S'il est avéré qu'aucun miracle contemporain ne supporte la discussion, n'est-il pas *problable* que les miracles du passé, qui se sont tous accomplis dans des réunions populaires, nous offriraient également, s'il nous était possible de les critiquer en détail, leur part d'illusion ?..... *Jusqu'à nouvel ordre*, nous maintiendrons donc ce principe de critique historique, qu'un récit surnaturel ne peut être admis comme tel, qu'il implique toujours crédulité ou imposture, que le devoir de l'historien est de l'interpréter et de rechercher quelle part de vérité, quelle part d'erreur il peut recéler. »

Admirez, en face de ce solennel « il est évident, » ces tours adoucis : « n'est il pas *problable*, » « jusqu'à *nouvel ordre* ». Admirez surtout, à côté de ces deux dernières expressions, et leur faisant suite, ce principe absolu « qu'un récit surnaturel ne *peut* être admis comme tel, qu'il implique *toujours* crédulité ou imposture, que le *devoir* de l'historien est de l'interpréter.... » Après quoi M. Renan ajoute : « Telles sont les règles qui ont été suivies dans la composition de cet écrit (2). »

Mais de quel droit et par quelle singulière logique, en écrivant une histoire aussi considérable que la vie

(1) *Vie de Jésus*, Introd., p. xv.

(2) *Ibid.*, p. LIII.

de Jésus-Christ, M. Renan se fait-il une règle absolue d'un principe qui est de pure *probabilité* et qu'il ne maintient que *jusqu'à nouvel ordre* ? Comment n'a-t-il pas senti que, dans l'énoncé même de ce principe, il commettait la plus étrange contradiction ? Comment n'a-t-il pas compris que l'ordre de la pensée lui faisait une nécessité de dire : « Jusqu'à nouvel ordre, nous maintiendrons qu'un récit surnaturel peut bien ne devoir pas être admis comme tel, qu'il peut impliquer crédulité ou imposture, et que le devoir de l'historien est de l'accepter ou de le rejeter après un sérieux examen ? » Mais non. Il n'y a qu'une *probabilité* contre les miracles, M. Renan ne les nie que *jusqu'à nouvel ordre*, et cependant il prononce sans hésitation « qu'un récit surnaturel ne *peut* être admis comme tel, qu'il implique *toujours* crédulité ou imposture ! » Faut-il y voir un défaut de logique ou une habileté ?

Mais comment se fait-il qu'ici la conscience n'ait pas réprimé l'habileté ou éclairé la logique ? Et quand je parle de conscience, je parle de celle de l'historien et de celle de l'honnête homme. Quoi ! Jésus-Christ est, de votre aveu, la plus grande figure historique ; « entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand (1) ; » il occupe « le plus haut sommet de la grandeur humaine (2) ; » il est l'honneur commun de tout ce qui porte un cœur d'homme (3) ; » et sur une

(1) *Vie de Jésus*, chap. xxviii, p. 459.

(2) *Ibid.*, p. 449.

(3) *Ibid.*, *Introduct.*, p. LIX.

simple *probabilité*, d'après un principe de critique que vous ne maintenez que *jusqu'à nouvel ordre*, vous osez lui faire un procès, et porter contre lui une solennelle condamnation d'imposture et de folie ! Je sais bien que ces deux mots vous répugnent, que vous les écartez pour ménager votre propre sentiment peut-être, certainement le sentiment public ; mais si vous vous refusez à dire ouvertement qu'il fut un imposteur et un fou, vous lui attribuez, je m'engage à le montrer, tout ce qui fait d'un homme l'un et l'autre. Eh bien, que l'humanité se voile la face ! Elle a perdu son héros ! Celui qui est « l'honneur commun de tout ce qui porte un cœur d'homme » n'est plus qu'un jongleur halluciné, et, « au sommet de la grandeur humaine » je ne vois plus qu'un faussaire en démente ! Qu'est-ce donc que l'humanité, si, « entre ses fils, il n'en est pas né de plus grand ? » Ah ! qu'elle se voile la face et qu'elle rougisse ! Mais qu'elle pleure surtout ! Car celui qu'elle aimait, celui qui réchauffait ses espérances, qui consolait ses douleurs, qui lui donnait courage, force et vertu, ce n'était qu'un songe, qui s'est évanoui comme le songe d'Athalie, en ne lui laissant que des débris hideux ! Et cette ruine de Jésus-Christ, cette ruine effroyable pour nous tous, vous essayez de la faire, non que vous ayez une certitude et pour servir la vérité, mais parce qu'il y a, suivant vous, une *probabilité*, et pour appliquer une règle de critique que vous ne maintenez, du reste, que *jusqu'à nouvel ordre* !

Quel attentat méritera l'indignation si ce n'est celui-

là ? — Mais un sentiment aussi sérieux que l'indignation peut-il naître à propos de cette *Vie de Jésus* ?

Revenons à cette règle de critique que M. Renan déclare seulement probable en théorie, et dont il fait pourtant un usage si absolu, et voyons comment il l'établit.

C'est d'abord par insinuation : « Une observation qui n'a pas été une seule fois démentie nous apprend qu'il n'arrive de miracles que dans les temps et les pays où l'on y croit, devant des personnes disposées à y croire. » Quand cela serait vrai, qu'est-ce que cela prouverait ? Dans la doctrine qui regarde le miracle comme un moyen de communication personnelle et extérieure de Dieu avec les hommes, l'explication ne serait pas difficile : Dieu réserverait de telles intimités pour les âmes qui croiraient à sa puissance et à sa bonté, et qui seraient disposées à le reconnaître dans ses œuvres. Mais rien n'est si faux que cette observation. M. Renan se figurerait-il par hasard que les païens fussent bien disposés à croire aux miracles des disciples de Jésus-Christ ? Ces miracles sont pourtant de ceux « dont les vieilles histoires sont remplies. » Que M. Renan n'admette pas leur vrai caractère surnaturel, c'est entendu. Mais sa proposition n'a pas de sens, ou elle signifie que pas un des faits soi-disant miraculeux ne s'est produit comme tel en dehors des temps et des pays où l'on y croyait, devant des personnes disposées à y croire. Or cela me suffit. Des faits de ce genre se sont passés, et à défaut de

l'histoire, l'induction forcerait à dire qu'il a dû s'en passer, et en grand nombre, entre chrétiens et païens. Je demande donc à M. Renan s'il pense que les païens fussent disposés à croire aux miracles des chrétiens. Qu'il ne dise pas que ces faits ont eu pour théâtre un pays et un temps où la croyance aux prodiges était générale. Il ne s'agit pas de savoir si dans ce pays et dans ce temps on croyait d'une manière générale aux miracles. Cette croyance générale importe peu ici. Si les païens croyaient à leurs miracles, c'était une raison de plus pour qu'ils eussent peu de penchant vers ceux des chrétiens. Ainsi l'histoire enregistre un nombre incalculable de démentis formels contre cette observation de M. Renan, qui cependant, à le croire, « n'a pas été une seule fois démentie. »

M. Renan affirme en second lieu, qu'« il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté ; » qu'« aucun des miracles dont les vieilles histoires sont remplies ne s'est passé dans des conditions scientifiques ; » qu'« aucun miracle ne s'est produit devant une réunion d'hommes capables de constater le caractère miraculeux d'un fait ; » que « de nos jours, des faits merveilleux attestés par des petites villes tout entières sont devenus, grâce à une enquête plus sévère, des faits condamnables ; » que « ce n'est donc pas au nom de telle ou telle philosophie, que c'est au nom d'une constante expérience qu'il bannit le miracle de l'histoire ; » qu'ainsi « en cherchant à expliquer les récits surnaturels ou en les réduisant à des légendes, il ne mutile pas les faits au

nom de la théorie , mais qu'il part de l'observation même des faits. »

Je voudrais être poli. Pourquoi M. Renan me force-t-il à des questions impertinentes ? J'ai besoin de savoir ce qu'il entend par ces mots : *observation des faits, expérience constante* ? Je ne sais pas bien s'il y attache le même sens qu'ils ont dans le langage vulgaire et dans celui de la science. Et voici bien simplement mon scrupule. Si d'un ou deux faits, ou même de deux ou trois faits, car je ne me suis pas donné la peine de rechercher la *Gazette des Tribunaux*, je conclusais à tout un ordre de faits beaucoup plus nombreux et sans liaison avec ceux-là, je n'oserais pas dire que j'ai observé, que j'ai expérimenté, pas même que j'ai raisonné juste. Je ne prétends pas du tout qu'il y ait de par le monde, à l'heure où je parle, ni même dans la période correspondante à notre vie, des faits miraculeux constatés ; mais je ne puis souffrir que M. Renan s'arroe le droit de dire « qu'il est avéré qu'aucun miracle contemporain ne supporte la discussion, » et cela parce que deux ou trois supercheries ont été dévoilées à la suite d'enquêtes judiciaires ; je ne puis pas souffrir surtout qu'il donne cette induction de très-mauvais aloi comme le résultat de « l'observation des faits et d'une expérience constante. » Mais ces deux mots doivent avoir évidemment pour lui une valeur à part. Car c'est encore au nom « de l'observation des faits et d'une expérience constante » qu'il rejette les miracles anciens, et cependant il regrette de ne pouvoir « les critiquer en détail, »

ce qui veut dire dans le contexte, les observer en eux-mêmes et les examiner de près, et dans l'impossibilité où il se trouve de les ressusciter, il se contente de conclure par analogie, de ce qu'il vient de dire des miracles contemporains, leur fausseté probable : « S'il est avéré qu'aucun miracle contemporain ne supporte la discussion, n'est-il pas probable que les miracles du passé, qui se sont tous accomplis dans des réunions populaires, nous offriraient également, s'il nous était possible de les critiquer en détail, leur part d'illusion? »

N'avais-je pas quelque motif d'être inquiet sur ce que M. Renan entend par « l'observation des faits et une expérience constante? » Et serais-je téméraire de soupçonner qu'en donnant à ces mots une place si peu faite pour eux, il a pu leur confier quelque mission diplomatique?

Étudions leur rôle jusqu'au bout. Couvert de leur prestige scientifique, M. Renan prononce donc « qu'il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté. » Mais, n'est-ce pas précisément entre lui et nous ce qui est en litige? Nous affirmons qu'il y a eu des miracles; il le nie. Nous invoquons l'Évangile comme preuve historique à l'appui de notre affirmation; il le repousse, et pourquoi? parce qu'il est « légendaire; » et pourquoi est-il légendaire? parce que, dit-il, « c'est évident, puisqu'il est plein de miracles et de surnaturel. » D'où vient que, en présence des récits miraculeux de l'Évangile, M. Renan s'écrie : Ces récits sont légendaires, ils sont évidemment légendaires puisqu'ils sont miraculeux?

D'où vient qu'en présence de l'imposante tradition qui transmet d'âge en âge le fruit de l'observation et de l'expérience de ceux qui en furent les témoins directs, il s'écrie : Non, il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté? N'est-ce pas poser en principe ce qui est en question? n'est-ce pas dire, en style plus élégant : les miracles de l'Évangile ne sont pas des miracles, parce qu'ils ne sont pas des miracles? Ou c'est un cercle vicieux, ou il y a, sous ce parti pris, ce dont M. Renan se défend avec tant de chaleur, une théorie, une philosophie.

Après tout, pourquoi non? Pourquoi M. Renan n'aurait-il pas une théorie, une philosophie? pourquoi, par exemple, ces deux propositions : « Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté, » et : « le miracle est impossible, » ne seraient-elles pas, dans son langage à lui, et malgré ses dénégations, synonymes? J'avoue que je ne vois pas de déshonneur à avoir une philosophie. Il y aurait plutôt déshonneur à n'en point avoir, ou, en ayant une, à n'en avoir pas le courage. Mais le courage entraîne la franchise, et la franchise peut être dangereuse, parce qu'elle rend saisissable. Que M. Renan s'y résigne. Il me semble qu'Aristée n'est pas loin de s'emparer de Protée.

C'est en vain que M. Renan se débat pour ne point avoir de théorie ni de philosophie. Il est bien obligé d'en avoir une, et encore mieux, d'en laisser percer quelque chose. Force lui est de secouer l'étreinte de ce cercle vicieux : Il n'y a pas de miracles, parce qu'il n'y

a pas de miracles; les miracles de l'Évangile ne sont pas constatés, parce qu'il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté. C'est dans ce mot *constaté* qu'il renferme, pour cette dernière lutte, toute sa vigueur et son adresse. Il ne nie pas la possibilité du miracle; il nie qu'aucun miracle ait été constaté, et il assigne à cette constatation des règles qui la rendent radicalement impossible, pour cause d'incompatibilité absolue avec l'essence même du miracle. Ainsi, M. Renan est amené à lever un coin de ce voile si soigneusement baissé sur sa philosophie; car l'idée qu'on se fait du miracle est évidemment du domaine de la philosophie.

J'ai rapporté plus haut les propres termes dans lesquels M. Renan nous expose ces règles. Elles se résument à deux. La première est que le miracle se fasse devant une commission scientifique qui en détermine le sujet, le lieu, les circonstances, et qui en surveille l'opération. Si le miracle réussit, il y aura probabilité presque égale à la certitude. Pour atteindre la certitude elle-même, il faudra que le miracle se repète devant la commission autant de fois qu'il lui conviendra et, selon son bon plaisir, dans les mêmes circonstances ou dans des circonstances diversement modifiées.

Or il est évident que jamais miracle n'a été constaté de la sorte, que jamais miracle ne le sera. Si le miracle est l'explosion de la liberté divine affirmant sa souveraineté absolue par la suspension des lois qu'elle a faites, mais auxquelles elle ne s'est point enchaînée, comprend-on cette comparution de Dieu devant un

jury scientifique ? Je respecte infiniment les physiologistes, les physiciens, les chimistes, même les critiques historiques, mais les vrais ; s'il était question d'un fait, d'une loi de la nature, j'aurais en eux toute confiance ; et encore que les faits naturels et leurs lois n'aient pas toujours eu à se louer de l'accueil et des premiers jugements des académies savantes, témoin autrefois la vapeur et l'électricité et encore aujourd'hui le magnétisme animal, cependant je crois très-sages les règles indiquées par M. Renan et qu'il n'a point inventées. Il n'a fait que transporter dans l'ordre des faits surnaturels, par une confusion sans doute très-réfléchie et qui tient à l'ensemble de ses idées philosophiques, la méthode propre aux faits naturels. Tous les faits naturels rentrent sous des lois constantes, et le but de la science est de déterminer ces lois par l'observation exacte des faits. Comme des forces diverses président obscurément à la production des phénomènes du monde, il faut une enquête rigoureuse pour démêler la cause vraie et ne pas rapporter à l'une ce qui est le fruit d'une autre. La répétition du même fait dans les mêmes circonstances est destinée à reconnaître la constance de la loi ; sa répétition dans des circonstances diversement combinées, à éliminer les causes diverses jusqu'à ce qu'on ait constaté la véritable. Mais quel rapport y a-t-il entre ces choses et le miracle ? Rien n'est plus opposé à la nature du miracle que la constance et la répétition. Si le miracle était constant, s'il était réitérable à notre gré ou au commandement de

Messieurs les savants, comme les faits naturels, il se confondrait avec ceux-ci, il constituerait une loi qu'on ne distinguerait plus des lois de la nature, il perdrait avec sa physionomie toute sa raison d'être. Ou Dieu ne se déclare par aucun signe, ou il donne de soi un signe manifeste. Dans le premier cas, il n'y a point de miracle. Dans le second, le miracle est essentiellement transitoire, et d'un éclat si divin qu'il subjugue du coup.

Ainsi s'efface la nécessité prétendue, non-seulement de la révision du miracle, mais même de sa première inspection. J'ajoute que cette sorte d'audience octroyée par la science, que ce cérémonial imposé, que ces caprices obéis, que ce procès, pour ainsi dire, intenté et suivi avec défiance, qu'en un mot toute cette procédure qui soumet Dieu à l'homme au moment même où Dieu agit en souverain, est très-peu convenable. Or, si Dieu existe, car il faut s'attendre à tout avec M. Renan, il ne fait certainement pas bon marché de la convention. Et s'il ne se préservait pas de nos mépris, que serait-il pour nous ! En vain le Sinai a tremblé sous son vol ; en vain le Calvaire a touché sa majesté et sa justice dans le sang de son amour ; il y a des hommes qui le méprisent. Que serait-ce, s'il s'abaissait à subir nos examens officiels, s'il se présentait en candidat devant nos jurys scientifiques, que dis-je ? devant nos tribunaux scientifiques en suspect ? Ah ! s'il pouvait nous être utile en agissant ainsi, je connais assez son cœur, il ne reculerait pas. Mais voulez-vous savoir quelle

serait la sentence ? Je laisse à M. Reuan le soin de vous le dire.

« Deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels ; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. »

Mais de Dieu, pas un mot. Ou plutôt, je me trompe, ce « pouvoir délégué peut-être » qui n'est, laissez-moi vous le dire, car je veux être sincère moi, qu'une concession de votre sincérité : c'est encore, par habileté de tactique, un déguisement de pensée. Votre pensée, vous ne voulez pas la dire tout entière. Eh bien, taisez-vous ! Je vais la révéler, car je la connais maintenant. Vous me l'avez livrée.

Si vous aviez l'honneur de siéger dans ce jury scientifique où vous avez soin de vous faire une place, car il y faut « des personnes exercées à la critique historique, » si Dieu avilissait ses miracles à vous avoir pour juge, oui, vous diriez devant la production et la reproduction du miracle : « Il arrive dans le monde des faits surnaturels. » Vous le diriez, parce que vous craindriez d'être trop absurde en niant l'évidence ; vous le diriez surtout parce que vous avez en réserve une flèche pour blesser à mort le miracle. Vous ajouteriez, en effet, que « le pouvoir de produire ces faits appartient à certaines personnes. » Vous ne parleriez plus de pouvoir « délégué peut-être. » Ne vous récriez pas, ne dites pas que je mutile votre pensée, qu'entre ces deux solutions d'un pouvoir délégué ou d'un pouvoir

appartenant, votre jugement resterait suspendu. Je ne vous prête rien, je vous écoute seulement.

« Les chétives discussions de la scolastique, la sécheresse d'esprit de Descartes, l'irrégion profonde du xviii^e siècle, en rapetissant Dieu, et en le limitant en quelque sorte par l'exclusion de tout ce qui n'est pas lui, ont étouffé au sein du rationalisme moderne tout sentiment fécond de la divinité. Si Dieu, en effet, est un être déterminé hors de nous, la personne qui croit avoir des rapports particuliers avec Dieu est un « visionnaire, » et comme les sciences physiques et physiologiques nous ont montré que toute vision surnaturelle est une illusion, le déiste un peu conséquent se trouve dans l'impossibilité de comprendre les grandes croyances du passé. Le panthéisme, d'un autre côté, en supprimant la personnalité divine, est aussi loin qu'il se peut du Dieu vivant des religions anciennes. Les hommes qui ont le plus hautement compris Dieu, Çakia-Mouni, Platon, S. Paul, S. François d'Assise, S. Augustin, à quelques heures de sa mobile vie, étaient-ils déistes ou panthéistes? Une telle question n'a pas de sens. Les preuves physiques et métaphysiques de l'existence de Dieu les eussent laissés indifférents. Ils sentaient le divin en eux-mêmes. — Au premier rang de cette grande famille des vrais fils de Dieu, il faut placer Jésus. Jésus n'a pas de visions; Dieu ne lui parle pas comme à quelqu'un hors de lui; Dieu est en lui; il se sent avec Dieu, et il tire de son cœur ce qu'il dit de son Père. Il vit au sein de Dieu par une

communication de tous les instants; il ne le voit pas, mais il l'entend, sans qu'il ait besoin de tonnerre et de buisson ardent comme Moïse, de tempête révélatrice comme Job, d'oracle comme les vieux sages grecs, de génie familier comme Socrate, d'ange Gabriel comme Mahomet. L'imagination et l'hallucination d'une sainte Thérèse, par exemple, ne sont ici pour rien. L'ivresse du soufi se proclamant identique à Dieu est aussi tout autre chose. Jésus n'énonce pas un moment l'idée sacrilège qu'il soit Dieu. Il se croit en rapport direct avec Dieu, il se croit fils de Dieu. La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité a été celle de Jésus (1). »

Et plus loin : « L'idée que Jésus se fait de l'homme n'est pas cette idée humble, qu'un froid déisme a introduite. Dans sa poétique conception de la nature, un seul souffle pénètre l'univers : le souffle de l'homme est celui de Dieu; Dieu habite en l'homme, vit par l'homme, de même que l'homme habite en Dieu, vit par Dieu (2)..... Pour lui, la nature et le développement de l'humanité n'étaient pas des règnes limités hors de Dieu, de chétives réalités assujetties aux lois d'un empirisme désespérant. Il n'y avait pas pour lui de surnaturel, car il n'y avait pas de nature (3). »

Ce panthéisme si clairement énoncé que vous prêtez à Jésus-Christ, c'est le vôtre. Vous n'êtes pas déiste

(1) *Vie de Jésus*, chap. v, p. 74-75.

(2) *Ibid.*, chap. xv, p. 244.

(3) *Ibid.*, p. 246.

à la manière des scolastiques, ni de Descartes, ni des philosophes du XVIII^e siècle; vous n'admettez pas que Dieu soit un être déterminé hors de nous; c'est-à-dire que vous n'êtes pas déiste du tout. Aux panthéistes, vous ne reprochez que la suppression de la personnalité divine, et encore la leur reprochez-vous? Si je ne me trompe, votre Dieu, c'est le fameux « Devenir » allemand; il se manifeste sous les mille formes de la matière, et il prend conscience de soi dans la conscience humaine. « Un seul souffle pénètre l'univers : le souffle de l'homme est celui de Dieu; Dieu habite en l'homme, vit par l'homme, comme l'homme habite en Dieu, vit par Dieu. » Les hommes « sentent le divin en eux-mêmes. » « La plus haute conscience de Dieu qui ait existé au sein de l'humanité a été celle de Jésus. » Et « qui sait si le dernier terme du progrès, dans des millions de siècles, n'amènera pas la conscience absolue de l'Univers, et dans cette conscience, le réveil de tout ce qui a vécu? (1) » Après cela, vous trouvez peut-être que demander de vous, comme de Çakya-Mouni, de Platon, de S. Paul, de S. François d'Assise, de S. Augustin, si vous êtes déiste ou panthéiste, c'est une question qui n'a pas de sens. Il se peut que, de vos fréquentations germaniques, vous ayez contracté l'habitude de ne plus considérer votre pensée qu'à travers les nuages,

. . . . Per nubila lunam !

(1) *Vie de Jésus*, chap. XVII, p. 288.

mais nous, en qui le génie français n'est pas mort, nous sommes plus précis, et nous vous disons : « Vous êtes panthéiste. »

Dès lors, comment pourriez-vous admettre un pouvoir délégué de produire des faits surnaturels? Tout ce que vous pourriez dire, c'est qu'il est démontré que ce pouvoir appartient à certaines personnes, et tout au plus qu'il correspond à un certain degré de manifestation de la conscience divine dans l'homme. Au fond, ce pouvoir ne serait jamais qu'un déploiement plus énergique de la force universelle, de ce souffle qui pénètre tout l'univers, de ce Dieu en qui l'homme habite et par qui l'homme vit. Le déiste lui-même, témoin de ces miracles *ad libitum*, si régulièrement et si constamment accomplis, devrait logiquement conclure à une loi inconnue de la nature, à une énergie humaine ignorée jusque-là. Et vous, panthéiste, vous voudriez nous faire croire à moins de sévérité! Serait-ce donc parce que cette fois elle serait justifiée? Pour ma part, si croyant que je sois aux miracles, je n'hésiterais point, en pareil cas, à saluer la révélation de quelque mystère nouveau de la nature.

C'est pourquoi le miracle n'est point susceptible de ces constatations scientifiques. Dieu le fait où et quand il lui plaît, par les mains, sur les sujets et devant les spectateurs qu'il choisit. Lorsqu'il le destine, non au soulagement de quelqu'un de ses amis, mais à produire la conviction, il le marque d'un sceau imméconnaissable. Il en met le caractère divin dans une telle

lumière que tous, quoi qu'en dise M. Renan, personnes du peuple et gens du monde, sont compétents pour en juger. Lui qui se refuse à comparaître devant les jurys scientifiques, il ne fait nulle difficulté de se présenter devant ces grandes assises populaires. Il se révèle à l'humilité, tandis qu'il se cache à l'orgueil. Père universel des hommes, devait-il, d'ailleurs, pouvait-il même soumettre ses relations avec ses enfants à la formalité du passeport et à l'*exequatur* de quelques privilégiés de la science? M. Renan a beau parler de démocratie, d'affranchissement des petits et des pauvres. Sa doctrine va tout simplement à fermer le ciel à double tour sur la tête du peuple, et à en confier la clef à des mains qui ne l'ouvriraient jamais.

Dieu n'a pas fait ainsi. Je n'en veux d'autre preuve que ce besoin que M. Renan lui-même constate, « invincible besoin qu'a le peuple de voir dans les grands événements et dans les grands hommes quelque chose de divin. » Instinct, sans doute faussé plus d'une fois dans son application, mais qui correspond nécessairement à quelque grande réalité. Le panthéisme lui-même ne saurait le nier sans fouler aux pieds son principe. Si toute faculté humaine, comme l'homme lui-même, n'est qu'un déploiement localisé du Dieu universel, comment cet instinct serait-il sans objet? Or, s'il a un objet, le panthéisme croule, et le miracle existe.

Mais tout cela touche peu M. Renan. Je l'entendais tout à l'heure affirmer que « les sciences physiques et

physiologiques nous ont montré que toute vision surnaturelle est une illusion. » Je serais curieux de savoir à quelle école il a appris ces sciences, et dans quel chapitre nos traités de physique et de physiologie, sans doute après avoir constaté la permanence des lois de la nature, s'occupent des visions et probablement aussi des miracles. Car M. Renan n'est pas moins explicite au sujet de ces derniers, chaque fois qu'il les trouve sur son chemin, et notamment dans le chapitre qui leur est consacré (1). Ne dit-il pas d'eux quelque part : « La notion du surnaturel, avec ses impossibilités, n'apparaît que le jour où naît la science expérimentale de la nature (2)? » Je me doutais bien que s'il se montrait si bon prince, que s'il affichait assez d'impartialité pour promettre aux miracles de les faire examiner par un jury scientifique, pourvu toutefois qu'ils eussent la politesse de se faire annoncer et de se recommander avant tout par « des garanties sérieuses, » c'était en vertu de sa conviction qu'il n'y a point de miracles, qu'il n'y en aura point, qu'il ne peut pas y en avoir, puisque « les sciences physiques et physiologiques ont décidé que ce sont des illusions. » Le mot de « miracle, » qui renferme évidemment ceux de « surhumain » et de « surnaturel, » n'a pas même de sens pour lui, et il veut que l'intelligence de Jésus-Christ n'y ait pas été plus ouverte que la sienne. « Il faut remarquer,

(1) *Vie de Jésus*, chap. xvi, p. 265-269.

(2) *Ibid.*, chap. iii, p. 41.

dit-il, que ces mots de « surhumain » et de « surnaturel, » empruntés à notre théologie mesquine, n'avaient pas de sens dans la haute conscience religieuse de Jésus (1). »

Cette théorie (car c'est une théorie, quoiqu'une très-pauvre théorie, j'en conviens), cette théorie n'était guère commode pour écrire la *Vie de Jésus*. Elle plaçait M. Renan dans le même embarras auquel nous l'avons vu se soustraire une première fois en attribuant aux Évangiles une certaine authenticité. Les Évangiles sont pleins de miracles ; s'il les repousse tous, que lui restera-t-il ? Il sera réduit à ne dire de Jésus-Christ que ce qu'en ont dit Joseph et Tacite : « Qu'il fut mis à mort par l'ordre de Pilate à l'instigation des prêtres. » Il faut donc admettre, non tous les faits miraculeux et toutes leurs circonstances, mais certains faits miraculeux. M. Renan s'exécute : « Jésus dut choisir entre ces deux partis, ou renoncer à sa mission, ou devenir thaumaturge (2). » Jésus-Christ a donc fait des miracles. Mais ce ne sont pas de vrais miracles. Jésus-Christ, qui les opère, n'en est pas dupe. Il se résigne à ce rôle pour ne pas renoncer à sa mission. « Les miracles de Jésus furent une violence que lui fit son siècle, une concession que lui arracha la nécessité passagère (3). » « Beaucoup de circonstances, d'ailleurs, semblent indiquer que Jésus ne fut thaumaturge

(1) *Vie de Jésus*, chap. xv, p. 246.

(2) *Ibid.*, chap. xvi, p. 257.

(3) *Ibid.*, chap. xvi, p. 268.

que tard et à contre-cœur (1) ... On dirait par moments que le rôle de thaumaturge lui est désagréable (2). » C'est heureux, cela prouve que Jésus-Christ avait de la conscience. Son moderne historien n'en montre pas autant. « Il faut se rappeler, dit-il, que toute idée perd quelque chose de sa pureté dès qu'elle aspire à se réaliser. On ne réussit jamais sans que la délicatesse de l'âme éprouve quelques froissements. Telle est la faiblesse de l'esprit humain que les meilleures causes ne sont gagnées d'ordinaire que par de mauvaises raisons (3). »

Que M. Renan me permette de lui demander si c'est la condition de toutes les réussites, même de celle de la critique. S'il en est ainsi, je n'ai plus à m'étonner de l'adresse qu'il déploie pour escamoter les miracles de Jésus-Christ, et en particulier la résurrection de Lazare (4). Je ne m'étonne même plus, car on ne plaide jamais si bien une cause que lorsqu'on en est solidaire, que ces complots et ces scènes de fourberie religieuse ne lui paraissent ni de l'imposture, ni du charlatanisme. Mais cette triste morale ne satisfera pas tout le monde. M. Renan le sait, et par une pente qu'il cherche à rendre insensible, il fait vite glisser Jésus-Christ dans l'hallucination.

« Ce serait manquer à la bonne méthode historique

(1) *Vie de Jésus*, chap. xvi, p. 264.

(2) *Ibid.*, p. 265.

(3) *Ibid.*, p. 258.

(4) *Ibid.*, tout ce chapitre xvi, et chap. xxii, p. 359-363.

que d'écouter trop ici (à propos des miracles) nos ré-pugnances, et, pour nous soustraire aux objections qu'on pourrait être tenté d'élever contre le caractère de Jésus, de supprimer des faits qui, aux yeux de ses contemporains, furent placés sur le premier plan..... Nous admettrons donc, sans hésiter, que des actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion ou de folie, ont tenu une grande place dans la vie de Jésus (1). »

Ces traits sont, du reste, le résultat d'une idée fixe : « Souvent des âmes très-grandes et très-désintéressées présentent, associé à beaucoup d'élévation, ce caractère de perpétuelle attention à elles-mêmes et d'extrême susceptibilité personnelle qui, en général, est le propre des femmes. Leur persuasion que Dieu est en elles et s'occupe perpétuellement d'elles est si forte qu'elles ne craignent nullement de s'imposer aux autres..... Cette personnalité exaltée n'est pas l'égoïsme..... C'est l'identification du moi avec l'objet qu'il a embrassé, poussée à sa dernière limite..... Le fou côtoie ici l'homme inspiré ; seulement le fou ne réussit jamais (2). »

M. Renan dira plus tard : « Un état où l'on dit des choses dont on n'a pas conscience, où la parole se produit sans que la volonté l'appelle et la règle, expose maintenant un homme à être séquestré comme hallu-

(1) *Vie de Jésus*, chap. xvi, p. 265-266.

(2) *Ibid.*, chap. v, p. 76-77.

ciné. Autrefois, cela s'appelait prophétie et inspiration (1). »

Qu'est-ce à dire, sinon que Jésus-Christ était victime de ce que nous appelons aujourd'hui hallucination ? Et, grand Dieu, quelle hallucination !

« La persuasion qu'il ferait régner Dieu s'empara de son esprit d'une manière absolue. Il s'envisagea comme l'universel réformateur. Le ciel, la terre, la nature entière, la folie, la maladie et la mort ne sont que des instruments pour lui. Dans son accès de volonté héroïque, il se croit tout-puissant. Si la terre ne se prête pas à cette transformation suprême, la terre sera broyée, purifiée par la flamme et le souffle de Dieu. Un ciel nouveau sera créé, et le monde entier sera peuplé d'anges de Dieu. Une révolution radicale, embrassant jusqu'à la nature elle-même, telle fut donc la pensée fondamentale de Jésus (2). »

« L'ordre actuel de l'humanité touche à son terme. Ce terme sera une immense révolution, « une angoisse » semblable aux douleurs de l'enfantement ; une *palingénésie* ou renaissance (selon le mot de Jésus lui-même), précédée de sombres calamités et annoncée par d'étranges phénomènes. Au grand jour, éclatera dans le ciel le signe du Fils de l'homme ; ce sera une vision bruyante et lumineuse comme celle du Sinaï, un grand orage déchirant les nues, un trait de feu jaillissant en un clin d'œil d'Orient en Occident. Le Messie

(1) *Vie de Jésus*, chap. xxviii, p. 453.

(2) *Ibid.*, chap. vii, p. 118-119.

apparaîtra dans les nuages, revêtu de gloire et de majesté, au son des trompettes, entouré d'anges. Les disciples siégeront à côté de lui sur des trônes. Les morts alors ressusciteront et le Messie procédera au jugement (1). »

« Le titre de Fils de l'homme exprimait sa qualité de juge ; celui de Fils de Dieu sa participation aux desseins suprêmes et sa puissance. Cette puissance n'a pas de limites. Son Père lui a donné tout pouvoir.... La nature lui obéit.... Il remet les péchés ; il est supérieur à David, à Abraham, à Salomon, aux prophètes.... Le titre même de prophète ou d'envoyé de Dieu ne répondait plus à sa pensée. La position qu'il s'attribuait était celle d'un être surhumain, et il voulait qu'on le regardât comme ayant avec Dieu un rapport plus élevé que celui des autres hommes (2). »

Un homme peut-il avoir de telles idées sans être fou ? Et cependant M. Renan n'a pas fini.

« Entraîné par cette effrayante progression d'enthousiasme, commandé par les nécessités d'une prédication de plus en plus exaltée, Jésus n'était plus libre ; il appartenait à son rôle et en un sens à l'humanité. Parfois on eût dit que sa raison se troublait. Il avait comme des angoisses et des agitations intérieures. La grande vision du royaume de Dieu, sans cesse flamboyante devant ses yeux, lui donnait le vertige. Ses disciples par moments le crurent fou. Ses ennemis

(1) *Vie de Jésus*, chap. xvii, p. 272-273.

(2) *Ibid.*, chap. xv, p. 245-246.

le déclarèrent possédé. Son tempérament, excessivement passionné, le portait à chaque instant hors des bornes de la nature humaine..... Il était quelquefois rude et bizarre. Ses disciples par moments ne le comprenaient plus, et éprouvaient devant lui une espèce de sentiment de crainte. Quelquefois sa mauvaise humeur contre toute résistance l'entraînait jusqu'à des actes inexplicables et en apparence absurdes (1). »

Enfin pour achever par le signe de folie le plus caractéristique qui se puisse concevoir, M. Renan ajoute : « L'idéalisme transcendant de Jésus ne lui permit jamais d'avoir une notion bien claire de sa propre personnalité (2); » « Jésus n'eût jamais une notion bien arrêtée de ce qui fait l'individualité (3). »

Et c'est de la même plume qui a tracé ce portrait, que M. Renan écrit : « Si l'on part de ce principe que tout personnage historique à qui l'on attribue des actes que nous tenons au XIX^e siècle pour peu sensés ou charlatanesques, a été un fou ou un charlatan, toute critique est faussée (4)! »

Mais, en présence de Jésus-Christ tel qu'il est dépeint dans ce livre, y a-t-il donc à choisir entre la folie ou le charlatanisme? Jésus-Christ eut à la fois ces deux lèpres, ou il est Dieu. Avoir posé nettement une fois de plus ce dilemme, sera l'un des grands services ren-

(1) *Vie de Jésus*, chap. XIX, p. 318-319.

(2) *Ibid.*, chap. XV, p. 244.

(3) *Ibid.*, chap. XVIII, p. 305.

(4) *Ibid.*, chap. XVI, p. 267.

dus par cette *Vie de Jésus*. Cette attaque, dont l'annonce épouvantait, se change ainsi en hommage. M. Renan n'a pu éloigner tout le surnaturel de l'Évangile, et voilà que du peu qu'il en a forcément conservé sort toute rayonnante la divinité de Jésus-Christ. Car nul homme de sens n'hésitera dans l'alternative de flétrir ou d'adorer Jésus-Christ.

III

En admettant tout le merveilleux des Évangiles, M. Renan n'aurait donc pas porté à son système un plus rude coup. Il se serait seulement épargné de recourir à une dernière règle de critique, dont l'application a dû lui coûter beaucoup de travail pour très-peu de succès historique. Je dis « succès historique » à dessein. De cette règle, en effet, résulte toute la valeur artistique de l'ouvrage, valeur assurément considérable, et qui peut créer un titre à l'avenir.

« Dans les histoires du genre de celle-ci, le grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir réussi à combiner les textes d'une façon qui constitue un récit logique, vraisemblable, où rien ne détonne. Les lois intimes de la vie, de la marche des produits organiques, de la dégradation des nuances, doivent être à chaque instant consultées; car ce qu'il s'agit de retrouver ici, ce n'est pas la circonstance matérielle, impossible à contrôler, c'est l'âme même de l'histoire; ce qu'il faut rechercher, ce n'est pas la petite certitude des minuties,

c est la justesse du sentiment général, la vérité de la couleur. Chaque trait qui sort des règles de la narration classique doit avertir de prendre garde ; car le fait qu'il s'agit de raconter a été vivant, naturel, harmonieux. Si on ne réussit pas à le rendre tel par le récit, c'est que sûrement on n'est pas arrivé à le bien voir. Supposons qu'en restaurant la Minerve de Phidias selon les textes, on produisît un ensemble sec, heurté, artificiel ; que faudrait-il en conclure ? Une seule chose : c'est que les textes ont besoin de l'interprétation du goût, qu'il faut les solliciter doucement jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher et à fournir un ensemble où toutes les données soient heureusement fondues. Serait-on sûr alors d'avoir, trait pour trait, la statue grecque ? Non, mais on n'en aurait pas du moins la caricature : on aurait l'esprit général de l'œuvre, une des façons dont elle a pu exister (1). »

Cette méthode, M. Reaun en avertit lui-même, n'est qu'une méthode d'à peu près. Même réduite à cela, elle est d'un usage peu sûr. Si elle est capable de féconder par l'induction, n'expose-t-elle pas, en revanche, à substituer aux soubresauts et aux inconséquences de la vie réelle, à sa logique saccadée et trop souvent rompue, la logique d'un esprit étranger, le rêve de l'historien ? Plus une existence est marquée par la grandeur des vues et des péripéties, plus le respect de l'ordre et du jour sous lesquels les monuments primi-

(1) *Vie de Jésus*, Introd. , p. LV-LVI.

tifs nous en présentent les matériaux doit être scrupuleux. Au contact des événements, ou même par la spontanéité de leur ressort intime, ces natures exceptionnelles ont des jets imprévus, devant lesquels il faut se souvenir que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ne réformons donc pas la tradition des physionomies historiques au nom de la vraisemblance seule; nous risquerions trop de les fausser. L'histoire, n'en déplaise à M. Renan, a pour mission de dire, non « une des façons dont les choses ont pu exister, » mais la façon vraie dont elles se sont passées. Malgré ces dangers, appliquée avec modération sous le contrôle des monuments, cette méthode peut avoir cependant de très-heureux résultats, elle peut porter la lumière en des obscurités où nul regard n'avait encore plongé.

J'ai le regret de le dire, M. Renan ne l'a contrôlée par aucun monument, il n'y a gardé aucune modération. N'était-ce pas, dans la voie où il était entré, un abus nécessaire? Jésus-Christ Dieu a dû être toute sa vie identique à lui-même, et, en effet, cette identité est le trait saillant, essentiel de sa figure évangélique. Bien que la manifestation qu'il fait de soi par ses œuvres et ses discours grandisse avec le temps, elle est sensiblement la même à toutes les époques; ce sont les mêmes moyens qu'il emploie, les mêmes choses qu'il exprime. Il n'y a pas jusqu'à ce mélange de faiblesse, issu de la permanence de l'homme sous l'étreinte du Dieu, qui

n'ait dans tout le tableau une nuance uniforme. Ce n'est que par la fuite qu'au milieu des prodiges de sa naissance il échappe à la mort; il s'y soustrait de nouveau par la fuite dans le plus grand éclat de ses miracles publics; c'est enfin au lendemain de la résurrection de Lazare que, son heure étant venue, il en accepte le calice en tremblant, et l'épuise. Mais si Jésus-Christ n'est qu'un homme, cette éternelle reproduction des mêmes lignes et des mêmes couleurs ne peut plus convenir. Sa pensée et son action ont nécessairement obéi à la même loi de transformation que les nôtres. Il faut à ses idées un début, un développement progressif, une forme achevée. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, doit se rapporter à l'une de ces trois périodes.

C'est d'après ce plan que M. Renan dispose, en effet, toute sa *Vie de Jésus*. Il la divise nettement en trois parties dont il aurait pu faire des livres distincts. La première est caractérisée par le chapitre iv: «*Ordre d'idées au sein duquel se développa Jésus,* » et le chapitre v: «*Premiers aphorismes de Jésus — Ses idées d'un Dieu père et d'une religion pure.* » La note dominante de la seconde est donnée dans le chapitre vii: «*Développement des idées de Jésus sur le royaume de Dieu.* » Le chapitre xvii: «*Forme définitive des idées de Jésus sur le royaume de Dieu,* » et le chapitre xix: «*Progression croissante d'enthousiasme et d'exaltation,* » déterminent le ton de la troisième. Restait à grouper, selon la vraisemblance, les actes et les paroles dans chacun de ces cadres. J'avoue que

M. Renan l'a fait avec un art infini. S'il n'est pas parvenu à effacer la disparate qui résulte de la conservation obligée de certains miracles et de l'énoncé de certaines idées évidemment folles, si elles ne sont pas surnaturelles, et qui fait, bien malgré lui, de son héros un charlatan et un halluciné, il n'y a pas de sa faute. Rien n'a été négligé pour y préparer doucement le lecteur, et pour en atténuer le caractère et l'effet. A part cet inévitable mécompte, quiconque, ne connaissant pas l'Évangile ou faisant taire ses souvenirs, lira cette *Vie de Jésus*, en trouvera le récit naturel et croira volontiers qu'elle a pu se passer telle qu'elle est racontée.

Mais de quel droit M. Renan bouleverse-t-il ainsi l'Évangile, en change-t-il toutes les données de détail et d'ensemble? Si, « restaurant la Minerve de Phidias selon les textes, il ne produisait qu'un ensemble sec, heurté, artificiel, » en un mot « une caricature, » il ne croirait pas avoir rendu l'œuvre du maître. Il conclurait « que les textes ont besoin de l'interprétation du goût, qu'il faut les solliciter doucement jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rapprocher et à fournir un ensemble où toutes les données soient heureusement fondues. » Il serait sûr alors, non « d'avoir, trait pour trait, la statue grecque, » mais « d'avoir l'esprit général de l'œuvre, une des façons dont elle a pu exister. » Ne lui ferais-je pas injure en supposant que, nonobstant cette certitude douteuse, il pût présenter au public son marbre sous ce titre: « Minerve de Phidias? » Et, si sous

prétexte que les textes sont inexacts et légendaires, si même, ayant sous les yeux la statue de Phidias, parce qu'elle lui déplairait, parce qu'il ne pourrait se décider à croire qu'elle est sortie du oiseau de l'artiste, il la recommençait à sa guise, s'il en changeait les attitudes, les proportions, l'âme même, si au lieu de la déesse il sculptait une simple mortelle, une bergère de quelque hameau de la Grèce, il ne ferait pas, j'en suis certain, « une caricature ; » mais s'imaginerait-il nous donner la statue antique, en avoir du moins retrouvé « l'esprit général ? » C'est pourtant ce qu'il a fait pour Jésus-Christ. Nous avons dans les Évangiles une admirable statue de Jésus-Christ. M. Renan n'y voit qu'une « caricature, » par cette seule raison que « les Évangiles sont remplis de miracles et de surnaturel, » et que de tels traits « sortent des règles de la narration classique. » Il la brise, et à la figure du Dieu, il substitue celle d'un homme né dans une bourgade et ayant vécu sur les rives d'un lac enchanteur (1).

Sera-t-il moins défendu de dérober pour une fantaisie, si harmonieuse et brillante qu'elle soit, le nom de « Vie de Jésus » que celui de « Minerve de Phidias ? » J'en pose seulement la question, et oubliant la tristesse inséparable d'un tel sujet et de certains procédés que j'ai dénoncés et jugés, je ne veux plus enfin avoir d'yeux que pour l'art et, j'ose le dire, pour le sentiment et l'inspiration de l'artiste.

(1) *Vie de Jésus*, chap. VIII.

Évidemment, M. Renan n'a pas été froidement guidé par la sèche pensée de faire une mauvaise action. Comme tous les grands hommes, il a sa faiblesse, la plus commune, hélas ! parmi les gens de cette condition et même dans tous les rangs de notre pauvre humanité, celle que l'inscription du temple grec avertissait les sages d'éviter : il ne se connaît pas bien. M. Renan croit être historien et philosophe, il veut être, surtout dans l'opinion, l'un et l'autre. Ce qu'il est avant tout, ce qu'il est uniquement, c'est poète. Quel délicieux roman ! Comme tout y est harmonie, fine observation, délicat sentiment de la nature ! Chaque fois qu'un rôle ingrat ne l'en détourne pas, il la sent avec une vivacité pleine de charme et de douceur. On dirait une rencontre de famille, les naïfs et tendres épanchements de l'amitié, cette sorte de divination qui naît de la sympathie des âmes et resserre l'intimité des cœurs. En lui se développe, au contact de la nature, un feu sacré qui enivre par la suavité des parfums qu'il dégage. Qui ne s'oublierait près de lui, par exemple, sur la hauteur de Nazareth, sur les bords du lac de Génésareth, près du puits de Jacob, dans la société de ces femmes chastement éprises de la pensée et de l'œuvre du Christ ! Qui ne subirait, avec elles, l'ascendant du jeune maître, l'attrait de son élévation et même de sa beauté ! A coup sûr, M. Renan a subi le premier cet attrait, puisqu'il le rend si bien. Je croirais même, s'il m'était permis de dire toute ma pensée, qu'il l'a subi à ce degré qu'il appelle « l'identification du moi

avec l'objet qu'il a embrassé, poussée à sa dernière limite. »

Lorsque « la mission scientifique ayant pour objet l'exploration de l'ancienne Phénicie l'amena, en 1860 et 1861, à résider sur les frontières de la Galilée et à y voyager fréquemment, lorsqu'il traversait dans tous les sens la province évangélique, lorsqu'il visitait Jérusalem, Hébron et la Samarie, toutes les localités importantes de l'histoire de Jésus, » il dut éprouver une profonde émotion. Quand on a connu et aimé Jésus-Christ, on peut y renoncer, on ne peut pas l'oublier. C'est son propre, parce qu'il est Dieu, de rester dans l'âme qui le repousse, comme un secret tourment, comme un mystérieux appel. Je ne suis donc pas surpris que « toute cette histoire qui, à distance, semble flotter dans les nuages d'un monde sans réalité, » ait pris tout à coup aux yeux de M. Renan « un corps, une solidité qui l'étonnèrent. » « Au lieu d'un être abstrait, qu'on dirait n'avoir jamais existé, » il vit « une admirable figure vivre, se mouvoir. » Mais cette figure était « humaine. » Systématiquement rebelle au surnaturel, M. Renan devait la voir ainsi. A son insu peut-être, il la dépouillait du rayonnement divin; et par une méthode, que la diversité des natures rendrait encore incomplète pour juger un homme comme nous, se mettant sans cesse à la place de Jésus-Christ, il cherchait dans ses propres impressions la clef de cette vision vivante et animée qu'il rencontrait partout. Il s'asseyait où Jésus-Christ s'était

assis, il aspirait les parfums des vallées où Jésus-Christ s'était plu, il gravissait les mêmes collines pour contempler les mêmes horizons; il ressuscitait autour de soi les interlocuteurs, les compagnons, les amis, ces femmes heureuses qui avaient entouré Jésus-Christ. Toute la société d'alors, endormie depuis des siècles, se réveillait des parvis du temple aux barques des pêcheurs. Il lui semblait vivre au temps de Jésus-Christ, il lui semblait sentir Jésus-Christ vivre en lui. Toutes ses pensées, toutes ses sensations, tous ses enthousiasmes, tous ses ravissements, il les prêtait à Jésus-Christ. Et « de cette image, » qui lui apparaissait en lui-même, « fixée en traits rapides, » est né le roman qu'il intitule *Vie de Jésus*. Lorsqu'il revint en France, il ne lui restait « à rédiger que quelques pages. »

C'est de M. Renan lui-même que nous tenons ces particularités. Il ajoute : « Depuis mon retour j'ai travaillé sans cesse à vérifier et à contrôler dans le détail l'ébauche que j'avais écrite à la hâte dans une cabane maronite, avec cinq ou six volumes autour de moi (1). » Malgré la pauvreté bien constatée des renvois justificatifs, je comprends ce long travail de contrôle et de vérification. De quel prodigieux labeur n'a-t-il pas dû être de ployer et de dépecer l'histoire selon les besoins du roman !

Jésus-Christ n'est donc pas précisément le héros du roman. M. Renan en a pris l'idéal en lui-même. Ce per-

(1) Voir pour toutes ces citations *Vie de Jésus*, Introd., p. LIII-LIV.

sonnage qu'il appelle Jésus est, trait pour trait, M. Renan. M. Renan est panthéiste ; Jésus est panthéiste. M. Renan est révolutionnaire, mais trop sage pour aspirer à jouer un rôle politique ; Jésus est révolutionnaire, mais il se tient également en dehors de toute prétention politique. M. Renan s'est attiré les rigueurs de l'administration ; Jésus est heureux de n'avoir pas eu à compter avec les tracasseries de la police. M. Renan recherche les applaudissements féminins, il s'y plaît ; Jésus ne se plaît pas moins à ces commerces délicats. M. Renan n'aime pas beaucoup l'église ; Jésus a horreur du temple. M. Renan croit être au sein de l'humanité une manifestation supérieure de la conscience de Dieu ; Jésus n'a jamais eu d'autre idée de lui-même. M. Renan est le disciple et l'apôtre de la vraie religion dégagée de toute forme extérieure ; Jésus a connu cette religion, il l'a prêchée, il a voulu la fonder. Ici seulement une nuance se dessine entre M. Renan et Jésus, et elle n'est pas à l'avantage de Jésus. Il s'est laissé dévoyer par le formalisme du baptiste Jean, il a aussi employé quelques moyens que réprouve la bonne foi moderne. M. Renan est plus puritain que cela. C'est que « l'idéal est toujours, » même dans les romans, « une utopie. » Telle est la perfection de M. Renan qu'elle n'a point été atteinte avant lui, même par celui qui est « l'honneur commun de tout ce qui porte un cœur d'homme, » et qui « occupe le plus haut sommet de la grandeur humaine ! »

Il se peut qu'avec une pareille idée M. Renan ne se

soit pas aperçu que, en choisissant ce pseudonyme, il commettait une souveraine inconvenance. Peut-être même a-t-il cru l'honorer. Et puis le poète est-il donc libre dans l'enivrement de l'idéal ? N'est-il pas dominé, entraîné ? Et ses fautes, si fautes il peut commettre, ne sont-elles pas les élans d'une âme inspirée ?

C'est égal. Si M. Renan est homme à recevoir un conseil, je lui dirai de revoir son roman ; d'en changer le titre, blessant gratuitement pour un grand nombre d'âmes ; d'en retrancher cette introduction, qui donne à sa marotte d'historien et de philosophe une si triste satisfaction, à son bon sens, à sa bonne foi peut-être un si pauvre vernis ; d'en supprimer ces renvois ajoutés après coup et qu'on ne peut vérifier sans le blâmer ou le plaindre ; d'en effacer toutes ces arrière-pensées de système qui déparent l'exquise beauté de son œuvre ; de n'y conserver de vues philosophiques que ce qu'il en faut pour décrire sobrement un certain état psychologique qui est le sien. Qu'il se garde, par exemple, d'amoindrir l'enthousiasme de Jésus, son dévouement à ses idées, sa passion de les servir jusqu'à la mort, sa soif ardente de les féconder de son sang. Qu'il passe seulement tout cela sous son nom de Renan ou sous le pseudonyme plus convenable qu'il aura pris. N'a-t-il pas, lui, M. Renan, toutes ces générosités dans le cœur, même celle du martyr ? Ce trait final, aux yeux de ceux qui n'adorent point l'art pour l'art, pourra donner à son roman une conclusion morale ; il éclatera, au milieu de ses grands égarements de pensée, comme

l'excuse d'un cœur droit dans une âme aveuglée, comme un juste arrêt du destin, peut-être comme un désir involontaire, et d'autant plus touchant, d'expiation. Son roman restera comme un chef-d'œuvre du genre, et de même que nos pères applaudirent M. de Châteaubriand se chantant dans « Atala et René, » de même nous applaudirons M. Renan se chantant à son tour dans sa *Vie de Jésus* mieux nommée.

La génération qui s'en va emporte avec elle ses poètes. La nôtre grandissait déshéritée des muses. Fils de la nébuleuse Armorique, rejeton des Bardes Celtes, salut! La muse de vos pères s'est rajeunie sur vos lèvres. Ah! n'affublez pas sa naïve beauté des vains oripeaux d'une science menteuse. Ne mêlez pas à sa fraîche et virginale parure ces haillons empruntés à l'épaule de je ne sais quels mauvais historiens et pires philosophes. Ne la retenez même plus captive dans cette savante classe de l'Institut où vous l'avez fourvoyée. L'Académie Française l'attend au seuil, elle la prendra par la main et l'asseoira dans l'unique fauteuil qui vous convienne!



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Le Mariage des Prêtres**, réponse à M. Jules Favre, suivie
concordat, des articles organiques et de la lettre du cardinal
prera. 4 vol. in-8. 2
- L'État et le Mariage**. Étude théologique et sociale. 4 vol. in-8.
(*Sous presse*).
-
- Quelques mots sur la vie de Jésus**, de M. Renan, par Augu-
COCHIN. In-18. 4 fr.
- La Critique et la Tactique**. Étude sur les procédés de l'an-
christianisme moderne, à propos de M. Renan, par le P. DELAPOR-
de la Société de la Miséricorde, docteur en théologie, in-8. 4 fr.
- M. Renan, défenseur de la foi, d'après un procédé nou-
veau**, par le P. MARIN DE BOYLESVE, de la Compagnie de Jésus.
Deuxième édition. 15 c.
- M. Renan, l'Allemagne et l'athéisme au XIX^e siècle**
par M. HELLO. In-8°. 4
- Crise de la foi**. Trois conférences philosophiques de Saint-Étien-
du-Mont, 1863, par A. GRATRY, prêtre de l'Oratoire de l'Immacu-
Conception. 4 vol. in-18. 3
- Une étude sur la sophistique contemporaine** ou Lettre
M. Vacherot par le P. GRATRY, avec la réponse de M. Vacherot
la réplique du P. Gratry. 4 vol. in-8. 5
- LE MÊME. 4 vol. in-12. 3
- Rome et la civilisation**, influence de l'Église sur le dévelop-
ment matériel, intellectuel et moral du monde d'après les historiens
protestants et philosophes, par Eugène MAHON DE MONAGHAN, pro-
cédé d'une Lettre du R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus.
volume in-12. 3
- La Question européenne**. — Rome, Varsovie, Constantinople
— Solution, par Louis de JUVIGNY. In-8. 4
- Rome et Pie IX**. Quelques souvenirs par M. l'abbé P. GUÉRIN,
diocèse de Rouen. In-8. 1

BT 301 .R38 L6 1863
Une pretendue Vie de Jesus ou
Stanford University Libraries



3 6105 041 286 951

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

000 MAR 31 1997
MAR 25 1997

